
NEUVAINÉ

EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE.

PETITE COURONNE

Qu'il faut réciter chaque jour de la semaine.

I. Notre très-aimable Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent de foi et de dévotion au saint sacrement que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites, et par ceux de votre fidèle épouse de nous accorder le don d'une vraie foi et d'une dévotion fervente envers le très-saint sacrement de l'autel ; où, vous, majesté infinie, vous êtes obligé à demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, et dans lequel vous vous donnez vous-même à nous avec tant d'amour. Pater, Ave, Gloria, etc.

O vous, qui, d'un trait brûlant d'amour
Avez percé le cœur de Thérèse,
Jésus, blessez nous à notre tour ;
Faites que nous vous aimions sans cesse.

(Il faut répéter la strophe après chaque demande.)

II. Notre très-miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'espérance que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de cette sainte épouse, de nous

donner une grande confiance en votre bonté, en vertu du précieux sang que vous avez repandu tout entier pour notre salut. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

III. Notre très-aimable Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'amour que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse; nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette sainte amoureuse épouse, de nous accorder le grand don, le don principal de votre parfait amour. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

IV. Notre très doux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don de désir et de résolution que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse, désir et résolution de vous aimer parfaitement. Nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette généreuse épouse, de nous donner un vrai désir et une vraie résolution de vous plaire autant que nous le pourrons. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

V. Notre très-bon Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'humilité que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette très-humble épouse, de nous accorder la grâce d'une vraie humilité qui nous fasse prouver toujours notre joie dans les humiliations, et qui nous fasse préférer les mépris à tous les honneurs. Pater, Ave, Gloria, etc. — O vous, etc.

VI. Notre très-libéral Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don de dévotion envers votre douce mère Marie et son saint époux Joseph, que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de cette agréable épouse, de nous donner la grâce d'une spéciale et tendre dévotion envers votre sainte mère, et envers Joseph votre bien-aimé père nourricier. Pater, Ave, Gloria, etc. — O vous, etc.

VII. Notre très-amoureux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don singulier du cœur blessé que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre très-servente épouse, de nous accorder aussi la blessure d'amour, afin que dorénavant nous vous aimions et que nous ne pensions point à aimer autre chose que vous. Pater, Ave, Gloria, etc. — O vous, etc.

VIII. Notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent du désir de la mort que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse; nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre constante épouse, de nous accorder la grâce de désirer la mort, afin d'aller vous posséder éternellement dans la patrie des bienheureux. Pater, Ave, Gloria, etc. — O Vous, etc.

IX. Notre très-cher Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions enfin du don de la précieuse mort que vous avez accordée à votre bien-aimée Thérèse, en la faisant mourir doucement par l'effet de son amour; nous vous prions, par vos mérites, et par ceux de cette affectionnée épouse, de nous accorder une bonne mort : et si nous ne mourons point d'amour, que nous mourions du moins en brûlant d'amour pour vous, afin qu'en mourant de la sorte, nous puissions aller vous aimer éternellement d'un amour plus parfait dans le ciel. Pater, Ave, Gloria, etc. — O vous, etc.

*Ora pro nobis, sancta Theresia,
Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

OREMUS.

« Exaudi nos, Deus Salutaris noster, ut sicut de beatæ
» Theresiæ virginis tuæ commemoratione gaudemus ; ita

» *coelestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur, et piæ devo-*
 » *tionis erudiamur affectu. Per Christum Dominum nos-*
 » *trum, etc.* »

I^{re} CONSIDÉRATION.

Du don de foi et de dévotion envers le très-saint sacrement qui fut accordé à sainte Thérèse.

Notre sainte reçut de Dieu le don de foi dans un tel degré qu'elle écrivit elle-même dans sa vie ces paroles : « Le démon n'eut jamais le pouvoir de me tenter en aucune manière contre la foi : il me semblait même que plus les choses qu'elle enseigne étaient naturellement impossibles, plus je les croyais fermement : et plus elles étaient difficiles à entendre, plus elles m'inspiraient de dévotion. » On lui demanda un jour quel motif l'attirait au saint office : « Je me mis à rire, écrit-elle, sachant très-bien que pour les choses de la sainte foi, ou pour la moindre des cérémonies de l'Église, j'aurais donné mille fois la vie. »

Cet amour de la foi lui donna la force à l'âge de sept ans de quitter avec son petit frère la maison paternelle, pour aller en Afrique, afin de consacrer sa vie en l'honneur de la foi : étant plus avancée en âge, elle était si convaincue des vérités de la foi, qu'il lui semblait qu'elle aurait le courage de convaincre tous les luthériens, et de leur faire reconnaître leurs erreurs.

En un mot, le contentement qu'elle éprouvait de se voir au nombre des enfans de l'Église était tel, qu'à l'heure de sa mort elle ne pouvait se rassasier de répéter

ces paroles : « Enfin je suis fille de l'Église ; enfin , Seigneur , je suis fille de l'Église. »

De ce don éminent de foi qu'avait la sainte , naissait le grand amour qu'elle portait au saint sacrement qui est appelé mystère de foi , entre tous les autres mystères. Elle disait que Dieu nous a fait une plus grande grâce en nous donnant la sainte eucharistie qu'en se faisant homme ; c'est pourquoi , parmi les principales vertus que la sainte posséda durant sa vie , elle eut un amour particulier pour le saint sacrement , comme elle le révéla après sa mort. Lorsque la sainte entendait dire à quelqu'un qu'il aurait voulu vivre à l'époque où Jésus était sur la terre , elle disait en souriant : « Et que cherchons-nous de plus , » puisque nous l'avons dans le saint sacrement ? Or s'il » suffisait , lorsqu'il était sur la terre , qu'on touchât ses » vêtemens pour être guéri de ses infirmités , que fera-t-il » au dedans de nous ? O qu'il est doux , écrivait-elle , de » voir le pasteur devenu agneau. Il est pasteur parce qu'il » nourrit ; il est agneau parce qu'il est la nourriture même ; » il est pasteur parce qu'il conduit son troupeau ; il est » agneau parce qu'il le nourrit. Lors donc que nous lui » demandons le pain quotidien , c'est lui demander que » le pasteur soit notre nourriture et notre soutien. »

La sainte pleurait continuellement en voyant les injures que les hérétiques prodiguaient à cet auguste sacrement d'amour , et elle disait à Dieu : « Comment donc , mon » Créateur , des entrailles aussi amoureuses que les vôtres » peuvent-elles souffrir que ce sacrement que votre fils a » établi avec un amour si ardent , et en vue de vous plaire » parce que vous lui avez commandé de nous aimer , soit » si peu estimé aujourd'hui des hérétiques qui osent l'en- » lever de ses églises ? N'était-ce point assez , ô mon père ,

» qu'il n'eût pas où reposer sa tête pendant sa vie, sans
» qu'on lui ôtât maintenant les lieux saints où il daigne
» rassasier ses amis, sachant qu'ils ont besoin d'une telle
« nourriture pour se soutenir ? » Durant vingt-trois ans,
elle communia tous les jours, et chaque fois avec une telle
ferveur et un tel désir, que pour communier elle aurait
traversé volontiers, disait-elle, les lances d'une armée en-
nemie.

L'amant divin répondait à l'amour avec lequel elle le
désirait, et avec lequel cette épouse chérie se disposait
à le recevoir sous les espèces sacramentelles. Comme les
ténèbres disparaissent devant le soleil, ainsi au moment
de la communion les obscurités et les afflictions de la sainte
s'évanouissaient. Il lui semblait alors que son ame perdait
toutes ses affections et tous ses désirs, étant unie entière-
ment à Dieu et absorbée en lui. Quoiqu'elle fût pâle ha-
bituellement à cause des pénitences qu'elle pratiquait et
des infirmités qu'elle avait, l'écrivain de sa vie dit qu'au
moment de la communion sa figure devenait brillante
comme le cristal, et que le coloris et la beauté de cette
physionomie étaient encore relevés par un air majestueux,
qui faisait bien reconnaître le divin hôte qu'elle avait
dans son cœur.

Alors il arrivait que son corps virginal semblait vou-
loir quitter la terre et s'élevait en l'air aux yeux de toutes
les sœurs. Un jour qu'elle se disposait à communier, Jé-
sus-Christ lui parla étant entre les mains d'un indigne
prêtre qui était en péché, et lui dit avec tendresse : « Voyez
» quelle est ma bonté, puisqu'elle me porte à me placer
» entre les mains de mon ennemi pour votre avantage
» et pour celui de tous. »

Un autre fois, le dimanche des rameaux, comme elle

considérerait que parmi tant de personnes qui avaient salué de leurs acclamations Jésus-Christ pour le Messie à Jérusalem, il n'y en avait aucune qui l'eût reçu en sa maison, elle l'invitait à venir se retirer dans son propre cœur : elle alla communier avec cette pieuse pensée. L'aimoureuse invitation de sa bien-aimée fut si agréable au divin époux, que lorsqu'elle reçut la sainte hostie elle crut avoir la bouche pleine d'un sang bouillant, accompagné d'une douceur céleste. Elle entendit alors la voix de Jésus qui lui disait : « Ma fille, je veux que mon sang te soit » profitable : je l'ai répandu avec de grandes douleurs, et » tu en jouis comme tu vois avec de grandes délices. »

FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit de remercier sans cesse le Seigneur avec la sainte, de nous avoir donné à nous aussi le grand don de la foi, en nous rendant enfans de la sainte Église, dont tant de millions d'ames, peut-être moins coupables que nous envers la divine justice, sont séparées. En outre, touchant le plus grand de tous les dons que Jésus-Christ nous a laissés dans le sacrement de l'autel, en se donnant tout entier comme nourriture, comme compagnon et comme pasteur, pratiquons le bel enseignement que cette sainte mère révéla du haut du ciel à une ame : « Les habitans du ciel et ceux de la terre doi- » vent être une même chose en pureté et en amour ; nous » en jouissant, et vous en souffrant. Et ce que nous fai- » sons au ciel avec la divine essence, vous devez le faire » sur la terre avec le très-saint sacrement. Vous direz cela » à toutes mes filles. » A l'égard de l'amour et de la tendre dévotion envers Jésus au saint sacrement, Thérèse nous

a encore laissé par écrit ces paroles : « Faisons donc en sorte
 » de ne point nous éloigner de notre pasteur , et de ne
 » point le perdre de vue ; parce que les brebis qui sont
 » près de leur pasteur sont toujours plus caressées et mieux
 » nourries, et parce qu'il leur donne toujours quelques
 » bouchées de son propre aliment. S'il arrive que le pas-
 » teur s'endorme, la brebis ne s'éloigne point jusqu'à ce
 » que le pasteur s'éveille, ou jusqu'à ce qu'elle même le
 » fasse réveiller , et alors il lui prodigue de nouvelles
 » caresses. »

S. Philippe de Néri, cet autre séraphin d'amour, voyant entrer son Jésus dans son appartement comme viatique, ne put que s'écrier dans un saint transport : « Voilà mon
 » amour, voilà mon amour. » Ainsi lorsque nous voyons que le roi et l'époux de nos âmes vient au-devant de nous dans la sainte communion, disons-lui aussi : « Voilà l'a-
 » mour, voilà l'amour. » Et sachons que Dieu veut être appelé ainsi : *Deus charitas est*. Il ne veut pas seulement être appelé amant, mais il veut être appelé amour, pour nous faire comprendre que comme il n'y a pas d'amour qui n'aime, ainsi il est une bonté si aimante de sa nature, qu'il ne peut vivre sans aimer ses créatures.

PRIÈRE.

Ma sainte séraphine, qui, par votre pureté et par votre ardent amour, étiez sur la terre les délices de votre Dieu ; vous qu'il aima jusqu'à vous dire un jour, que comme Madeleine était sa bien-aimée en ce monde, vous étiez sa bien-aimée dans le ciel ; vous qu'il traitait avec tant de tendresse, soit qu'il vous avertit en père, soit qu'il vous parlât en époux, se donnant souvent à vous dans la com-

munion avec une si grande abondance de grâces ; ô Thérèse, priez votre Dieu pour moi, qui ne suis point, hélas ! l'objet de ses délices, mais qui suis la cause de ses douleurs par ma mauvaise vie, priez-le de me pardonner et de me donner un cœur nouveau semblable au vôtre, un cœur pur et amoureux.

Et vous, mon très-aimable Jésus, qui après avoir prévu mes ingratitude, n'avez point laissé de m'accorder tant de grâces, et surtout de m'appeler à la foi ; vous qui n'avez pas dédaigné de vous donner à moi tant de fois dans le très-saint sacrement, ah ! veuillez par votre miséricorde enflammer tellement mon cœur, que mes œuvres deviennent conformes à ma foi. Ah ! divin, véritable et unique amant de mon ame, quand est-ce enfin que ce jour viendra, où je commencerai à vous aimer de tout mon cœur ? oh ! plutôt à Dieu qu'aujourd'hui fût ce jour heureux pour moi, celui où j'ai commencé pour cette année à honorer votre chère épouse et mon amoureuse avocate Thérèse. Ah ! mon Rédempteur, par les mérites de votre sang, par ceux de votre très-sainte mère Marie, par ceux même de votre bien-aimée Thérèse, donnez-moi, je vous prie un amour si ardent envers votre bonté qu'il me fasse pleurer continuellement les déplaisirs que je vous ai causés, et m'excite à ne chercher dorénavant autre chose que votre bon plaisir, afin que je vous plaise uniquement comme vous le méritez. Amen, ainsi-soit-il.

II^e CONSIDÉRATION.

Du don d'espérance qui fut accordé à sainte Thérèse.

La mesure des miséricordes divines répond à la confiance que l'ame a en Dieu, ainsi quand le Seigneur veut enrichir une ame de grâces, il l'enrichit d'abord de confiance.

La sainte mère Thérèse obtint de Dieu le don d'une si grande confiance, qu'elle parvint ainsi à accomplir tout ce qu'elle entreprit pour la gloire de son époux; en sorte qu'on l'appelait ordinairement « la toute puissante Thérèse. »

Elle se rappelait que Dieu est fidèle comme dit l'Apôtre, et qu'il ne peut manquer à sa parole; c'est dans cette pensée qu'elle puisait le grand courage qui la rendait forte contre toutes les tempêtes : « Oh ! Seigneur s'écriait-elle, » qui élèvera la voix pour dire combien vous êtes fidèle » à vos amis ! que tout me manque pourvu que vous ne » m'abandonniez point, moi qui ai éprouvé combien on » gagne quand on se confie en vous seul. » Fixée à cette ancre solide, elle entreprit le grand œuvre de la réforme des religieux et des religieuses de l'ordre des carmes, et d'une foule d'établissements, malgré mille contradictions de la part des hommes et des démons, sans appui, sans argent, mais avec la seule confiance en Dieu; elle avait coutume de dire que pour fonder un monastère, il suffisait de louer une maison et une cloche.

Quand les contradictions devenaient plus fortes, c'était alors que son courage s'augmentait et qu'elle disait : c'est

une preuve que la semence doit rapporter plus de fruit ; c'est ce que l'événement vérifiait. Aussi a-t-elle écrit quelque part : « J'espère ainsi parce que le vrai moyen de ne » pas tomber, c'est de s'attacher à la croix et de se confier » en celui qui y a été suspendu : je trouve que lui seul » est un ami véritable , et je le sens si invinciblement, » qu'il me semble qu'avec la grâce de Dieu, je pourrais » résister à tout l'univers luttant contre moi. » De là naissait le grand déplaisir qu'elle éprouvait lorsqu'elle avait à traiter avec des personnes qui se fondaient sur des raisonnemens et des moyens humains.

La sainte mère étant à Tolède, un père lui dit que l'œuvre de la réforme était désespérée ; mais Thérèse avec un courage imperturbable, consolait tout le monde, et se fiant à Dieu, elle disait que malgré les contradictions, tout réussirait pour le mieux. Lorsqu'elle trouvait en voyage quelque pas dangereux, elle était la première à le franchir, afin d'encourager les autres par son exemple. Pleine de confiance en son Seigneur, elle ne craignait même pas l'enfer ; elle disait qu'elle ne craignait pas plus les démons que les mouches. On ne la vit jamais s'affliger ni se réjouir d'un événement quelconque, heureux ou malheureux, mais elle était toujours calme et égale à elle-même, au milieu d'une paix profonde ; toujours ferme dans sa douce espérance, persuadée que Dieu ne peut manquer à celui qui le sert et qui a placé son espérance en lui.

C'était donc sur cette espérance que Thérèse appuyait toutes les prières qu'elle adressait à Dieu. Et comme elle ne savait lui demander que ce qui pouvait contribuer au bon plaisir de son Seigneur, les prières de cette sainte épouse étaient si agréables à Dieu, qu'il alla jusqu'à lui

promettre de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Un jour que Thérèse sollicitait de lui une grâce, et qu'elle craignait d'être refusée à cause de son indignité, Jésus lui apparut, et lui montrant la plaie de sa main gauche, « Il » me dit (ce sont les paroles de la sainte) que je ne devais » pas douter que celui qui avait tant souffert pour » moi ne m'accordât très-volontiers tout ce que je lui » demanderais : qu'il me promettait de m'accorder tout » ce que je lui demanderais : que même à l'époque où je » ne le servais pas, je devais me rappeler que je ne lui avais » rien demandé sans qu'il ne m'accordât plus que je ne » lui demandais : qu'à plus forte raison, maintenant qu'il » connaissait mon amour pour lui, il m'exaucerait fidèle- » ment. Il ajouta ensuite que je ne devais pas en douter. »

Elle assura ensuite qu'en vertu de cette promesse, elle avait toujours obtenu de Dieu plus qu'elle n'avait pu demander dans toute sa vie, et pour la consolation de ses dévots serviteurs, elle a laissé par écrit ces paroles : « Je » serais ennuyeuse à moi-même et à ceux qui me lisent, » si je voulais raconter toutes les grâces que Dieu m'a fai- » tes ; si je voulais dire combien d'ames ont été retirées » du péché par mes prières, et combien d'autres ont été » conduites à une plus grande perfection. » Une nuit pen- » dant que la sainte remerciait Dieu d'une grâce qu'elle en » avait reçue, il lui répondit amoureusement : « Et que peux- » tu me demander, ma fille, sans que je ne te l'accorde ? » Un autre jour il lui dit : « Tu connais les fiançailles qui » sont contractées entre toi et moi ; c'est pourquoi je te » donne toutes les douleurs que j'ai endurées, tu peux en » échange demander tout ce que tu voudras à mon père » par ces douleurs comme par un bien qui l'appartient. » Enfin, la sainte pour notre instruction, a tracé dans la trei-

zième exclamation ces paroles remarquables : « O, ô, ô, »
 » que nous sommes peu confians en vous, Seigneur ! et
 » cependant, quelles plus grandes richesses et quels plus
 » beaux trésors pouviez-vous nous livrer ! vous nous avez
 » donné trente-trois ans de travaux, et la mort doulou-
 » reuse de votre fils, sachant même combien nous devions
 » être ingrats, vous n'avez pas laissé que de nous confier
 » le trésor inestimable de ce même fils dans le très-saint
 » sacrement, afin qu'il n'y eût rien en vous dont nous ne
 » pussions négocier par lui l'acquisition. O père miséri-
 » cordieux ! ô ames bienheureuses, qui avez si bien su
 » vous approprier à ce prix, un héritage si précieux et si
 » durable, dites-nous comment vous avez négocié avec
 » ce bien infini ? secourez-nous puisque vous êtes si près
 » de la source : puissez-en de l'eau pour nous qui mou-
 » rons ici de soif. »

FRUIT.

Ame dévote, apprenez de là comment Dieu exauce les prières faites avec confiance. Demandez donc avec confiance, et vous aurez tout ce que vous voudrez. Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera pas, il a dit : « Omnis qui petit accipit. » Celui qui demande obtient, alors même qu'il ne mérite pas d'obtenir, ce qu'il demande, comme dit S. Thomas. Au contraire celui qui ne demande pas n'obtient pas. Voilà donc à quoi tient notre victoire dans les tentations : « Laudans invocabo »
 » Dominum, et ab inimicis meis salvus ero. » Recourons à Dieu et nous serons vainqueurs. Voilà d'où dépend tout notre bien : « Petite et accipietis. » Demandons et il nous sera donné. Notre sainte mère disait : « Pour obtenir les

» grâces divines, la prière est l'unique porte : fermez-
 » la, et je ne sais comment Dieu fera. Remarquons que
 » Dieu notre père n'a pas seulement soin de nous, mais
 » qu'il est même plein de sollicitude pour notre bien,
 » comme il nous le fait savoir dans les divines Écritures. »
 Prions donc avec confiance, prions Dieu au nom de Jésus-
 Christ son fils, qui nous a fait cette promesse : « Si quid
 » petieritis patrem in nomine meo dabit vobis. » (Joan.
 xvi. 23.) Dieu, sans qu'on le prie, a toujours soin de nous :
 « Deus sollicitus est mei. » Et le prophète dit qu'il est plus
 facile à une mère d'oublier son fils, qu'il ne l'est à Dieu
 d'oublier une âme. Il suffira de lui montrer nos misères,
 et de lui dire : « Domine, si vis potes me mundare : » ou
 bien avec la sœur de Lazare : « Ecce quem amas infirma-
 » tur. » Mais il faut prier continuellement : « Oportet
 » semper orare, et non deficere. » Sans quoi, nous tom-
 berons le jour où nous cesserons de prier.

PRIÈRE.

Puisque vous me faites savoir, ô ma sainte avocate, que
 votre époux vous a promis de vous accorder tout ce que
 vous lui demanderiez, et qu'un grand nombre d'âmes
 ont été secourues par vos prières ; faites donc que je sois
 de ce nombre. Recommandez-moi à Jésus, et changez-moi
 en un homme nouveau, comme vous en avez changé tant
 d'autres par votre intercession.

Et vous, ô Père éternel, qui n'avez point épargné votre
 fils bien-aimé, pour me pardonner et pour me sauver, je
 vous en prie, pour l'amour de ce même fils pardonnez-
 moi et sauvez-moi. Mon créateur et mon père, vous n'ê-
 tes pas seulement miséricordieux, vous êtes encore fidèle :

vous êtes donc obligé d'accorder tout ce que l'on vous demande pour l'amour de Jésus, qui nous a promis que vous nous donneriez tout ce que nous vous demanderions en son nom. Vous êtes encore juste, il faut donc que quand nous nous repentons des offenses que nous avons commises contre votre bonté, vous nous pardonniez et vous nous sauviez par les mérites de Jésus-Christ, qui, par sa mort, a satisfait votre justice et nous a obtenu le salut. Ainsi, ô mon Dieu et mon espérance, je recours à vous avec confiance, et je vous prie, pour l'amour de Jésus, de me disposer tellement que je n'espère et ne désire que votre saint amour. O mon très-aimable bien-aimé, faites que je sorte tout-à-fait de moi pour me reposer uniquement en vous. Entre vos mains, Seigneur, je place toutes mes espérances et toute mon ame, afin que je vive en vous avec assurance durant cette vie; et qu'au sortir de ce monde je rende le dernier soupir en m'abandonnant tout à vous.

Et vous, ma douce mère et mon espérance, Marie, obtenez-moi la grâce de toujours prier, et de me confier dans les mérites de votre fils. Amen.

III^e CONSIDÉRATION.

Du grand amour dont Thérèse brûla pour Dieu.

Le cœur de cette sainte séraphine était si enflammé de l'amour de Dieu, que tous ses soupirs n'étaient qu'amour, et ne se rapportaient qu'au bon plaisir de Dieu. Tellement que son confesseur disait que, lorsqu'il lui parlait,

il croyait voir un séraphin d'amour. Le feu sacré de l'amour de Dieu commença à brûler dans son ame dès le moment où, à l'âge de sept ans, elle eut le courage d'abandonner, comme nous l'avons dit, sa patrie et ses parens pour aller au milieu des barbares donner sa vie pour Jésus-Christ: « *In tenerrima adhuc ætate,* » ce sont les paroles de la bulle de sa canonisation, « *adeo sancti Spiritus ritus igne cor ejus concaluit, ut in Africam trajiceret,* » « *ubi sanguinem et vitam pro testimonio Jesu Christi profunderet.* »

Son amour s'accrut avec l'âge, et quoiqu'il se fût refroidi durant quelques années, lorsque Dieu par une nouvelle lumière l'appella à un amour plus parfait, elle correspondit si bien à la voix de son Créateur, qu'elle mérita de s'entendre dire de la propre bouche de son époux, que s'il n'avait point créé le paradis il le créerait tout exprès pour elle. Et une autre fois il lui dit même qu'il était tout à elle, puisqu'elle était toute à lui : « *Jam ipse sum* » « *totus tuus, et tu tota mea.* » Ce sont les mots de la bulle de sa canonisation.

En effet, elle s'était donnée tellement à Dieu, qu'enivrée de l'amour divin, elle ne savait parler d'autre chose que de son bien-aimé, elle ne savait penser à autre chose qu'à son bien-aimé, elle ne pouvait même converser avec personne qu'avec son bien-aimé. Car, s'étant accoutumée à converser doucement avec son Dieu, elle ne pouvait plus se prêter à aucun rapport avec les créatures, sinon avec celles qui étaient blessées, comme elle disait, du même amour.

L'amour l'attirait si fortement à Dieu qu'elle se déclarait inhabile à la gestion des affaires de ce monde. C'est pourquoi elle dit un jour : « *Si le Seigneur me tient dans*

» cet état, je rendrai un mauvais compte des affaires qu'il
 » m'a confiées ; car il me semble qu'on me tire conti-
 » nuellement vers Dieu avec des cordes. » Tout ce qui la
 détournait de son union continuelle avec Dieu lui était à
 charge, sans en excepter la nourriture : « C'est une grande
 » peine pour moi, écrit-elle, d'être souvent obligée à man-
 » ger, cela me fait pleurer, et dire des paroles d'affec-
 » tion, auxquelles je ne prends presque pas garde. »

Mais écoutons les beaux sentimens qu'elle nous laissa
 par écrit au sujet de son amour pour Dieu, et embrasons-
 nous des bienheureuses flammes dont brûlait le cœur de
 cette séraphine. Elle dit quelque part : « Voici ce que je
 » dis toujours, et qu'il me semble dire de bon cœur : Sei-
 » gneur, je ne m'embarrasse point de moi, je ne veux que
 » vous seul. »

Quoiqu'elle fut très-humble, elle ne laissa pas de dire
 ailleurs qu'elle aimait beaucoup son Dieu ; c'est avec une
 sainte ardeur qu'elle a écrit : « Je suis toute imperfection,
 » excepté en désir et en amour, il me semble que j'aime
 » bien mon Seigneur, mais mes œuvres m'attristent. »

Elle désirait si ardemment d'avancer autant qu'elle le
 pouvait dans l'amour de son Dieu, qu'elle s'en exprime
 ailleurs en ces termes : « Si l'on me donnait le choix,
 » ou d'endurer toutes les souffrances du monde jusqu'à
 » la fin, et d'obtenir ensuite un peu plus de gloire ; ou
 » de descendre sans afflictions à un degré de gloire un
 » peu inférieur, je choiserais volontiers toutes les souf-
 » frances pour un tant soit peu plus de joie dans la con-
 » naissance de Dieu ; parce que je vois que ceux qui le
 » connaissent le mieux l'aiment aussi le plus. » En voyant
 qu'elle aimait tant Dieu et qu'elle en était tant aimée, elle
 s'écriait avec transport : « Oh ! quel bel échange de don-

» ner notre amour à Dieu, et d'en recevoir le sien. » Aussi on n'ignore pas combien elle trouvait de charmes dans l'amoureuse demande qu'elle faisait souvent à Dieu de souffrir ou mourir, par le désir qu'elle avait de lui être agréable, comme elle le rapporte elle-même au chapitre quarante de sa vie. Il lui semblait que le désir de souffrir pour Dieu était si doux à son cœur aimant, qu'elle n'en pouvait acquérir aucun mérite. Elle disait encore qu'on ne doit aimer la vie présente qu'afin de souffrir pour Dieu. Voici ses paroles : « En sorte que je n'ai aucun mérite à » désirer des souffrances, et il me semble maintenant qu'il » n'y a point d'autre raison pour vivre que celle-là ; c'est » ce que je demande à Dieu avec le plus de ferveur. Je » lui dis alors de tout mon cœur : Seigneur, ou souffrir, » ou mourir ; je ne vous demande rien autre chose pour » moi. »

C'est ce qui lui mérita d'être unie à Jésus-Christ qui en lui présentant un clou, la déclara son épouse d'amour et de croix : le Seigneur étendant vers elle sa main droite, comme on le lit dans les additions à sa vie, lui dit alors : « Regarde ce clou ; c'est une marque que tu seras » dorénavant mon épouse : tu ne l'avais point mérité jus- » qu'ici : à l'avenir tu ne regarderas plus mon honneur » seulement comme celui de ton Créateur, de ton roi et » de ton Dieu ; mais puisque tu es ma vraie épouse, mon » honneur est à toi, et ton honneur est à moi. » Un jour elle dit dans un ravissement d'amour qu'elle se réjouirait bien de voir dans le paradis quelqu'un jouissant d'une gloire plus grande que la sienne ; mais qu'elle ne savait si elle pourrait se réjouir de voir une ame qui aimât plus Dieu qu'elle ne l'aimait. Enfin elle s'employait continuellement à ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu ;

mais son grand amour lui faisait regarder comme rien tout ce qu'il lui inspirait : « Seigneur, disait-elle, je crains » de ne point vous servir ; je ne trouve rien qui me satisfasse pour payer la moindre partie de ce que je dois. » Voici la seule chose qui la contentait en cette vie, et la prière continuelle qu'elle adressait à Dieu : « Ah ! Seigneur, » faites que nous soyons tous dignes de vous aimer ; puis- » qu'il faut vivre, vivons pour vous : que nos intérêts » disparaissent à jamais. Quel gain peut-on faire qui sur- » passe l'avantage de vous être agréable ? O ma joie et » mon Dieu, que ferais-je pour vous plaire ! »

En un mot, toute sa vie était un exercice continué d'amour et une recherche continuelle de tout ce qui pouvait plaire à son bien-aimé : elle alla enfin, comme nous le verrons en considérant sa mort, jusqu'à terminer sa vie à force d'amour, et consumée par cet amoureux incendie qui l'embrasait.

FRUIT.

Le fruit de cette considération est indiqué dans les paroles que le Seigneur adressa un jour à sainte Thérèse pour lui faire comprendre que le véritable amour en cette vie ne consiste pas à goûter les délices des divines douceurs, mais à accomplir la volonté de Dieu, et à endurer avec calme les souffrances : « Pense-tu, ma fille, lui dit-il, » que le mérite consiste à jouir ? Non, mais il consiste à » agir, à souffrir et à aimer. Considère ma vie toute remplie de souffrances. Quand tu vois ma mère qui me » tient entre ses bras, ne pense pas qu'elle jouit de » ce contentement sans souffrir le cruel tourment que S. » Siméon lui avait prédit en lui disant : Tuam ipsius ani-

» *mam doloris gladius pertransibit ?* Mon Père l'éclairant
 » dès-lois pour lui faire comprendre tout ce que je devais
 » souffrir. »

» Crois, ma fille, lui ajouta-t-il, que celui qui est le
 » plus aimé de mon père, est aussi celui qui en reçoit
 » les plus grandes croix, et que l'amour correspond aux
 » souffrances. En quoi pourrais-je témoigner cet amour,
 » qu'en voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi ?
 » Regarde ces plaies; tes douleurs ne seront jamais aussi
 » grandes. C'est ainsi que tu m'aideras à pleurer la perte
 » des hommes du monde, dont tous les désirs ne ten-
 » dent qu'à obtenir le contraire. Il conclut : Penser que
 » mon père admette quelqu'un dans son amitié sans
 » souffrances, c'est déraisonner; parce que ceux qu'il aime
 » beaucoup il les conduit par la voie des souffrances; et
 » ces souffrances sont d'autant plus grandes qu'il l'aime
 » davantage. »

Donc, si nous voulons aimer notre très-aimable Sei-
 gneur d'un amour véritable, et chercher la satisfaction
 de son cœur plutôt que le contentement du nôtre, il faut
 mettre en pratique le bel enseignement que donnait et
 que suivait notre sainte : « Allez toujours avec le désir
 » de souffrir toute chose, dans toute occasion, pour l'amour
 » de Jésus. » Il faut au moins se conformer entièrement à
 la volonté de Dieu dans toutes les adversités. C'est ce que
 sainte Thérèse vint dire un jour du haut du ciel à une ame
 dévote : « Efforcez-vous d'avoir pour l'accomplissement de
 » la volonté divine les désirs ardents que j'eus de mourir
 » durant ma vie. » C'est à ce but que tend encore la pieuse
 pratique que suggérait la sainte de s'offrir entièrement à
 Dieu cinquante fois le jour avec ferveur, et avec le désir de
 lui plaire. En agissant de la sorte, nous serons très-agréa-

bles à Dieu, et nous ne sentirons point ses croix ; car la sainte disait : « Le poids de la croix se fait sentir à celui qui » la traîne , mais non à celui qui l'embrasse. » Bien plus comme l'avare , au lieu de se fatiguer , jouit en portant le poids de son or , et jouit d'autant plus que ce poids est plus lourd : ainsi une ame amoureuse se réjouit d'autant plus qu'elle souffre davantage pour Dieu , parce qu'elle voit qu'en offrant ses souffrances à son bien-aimé , elle lui est souverainement agréable.

PRIÈRE.

Ma sainte séraphine , épouse bien-aimée de Jésus crucifié , puisque vous avez brûlé sur la terre d'un si ardent amour pour votre Dieu et le mien , et puisque vous brûlez maintenant encore d'un feu plus pur et plus grand dans le ciel , obtenez-moi , je vous prie , vous qui désirâtes toujours que Dieu fût aimé de tous les hommes , obtenez-moi aussi une étincelle de cette flamme céleste , qui me fasse oublier le monde , les créatures et jusqu'à moi-même ; et qui me porte à employer toutes mes pensées , tous mes désirs et toutes mes affections à accomplir , dans les délices ou dans les souffrances , la volonté de ce souverain bien , qui mérite d'être souverainement obéi et aimé. Faites-le , ô ma sainte , puisque vous pouvez le faire : faites-moi brûler entièrement , comme vous , du divin amour.

Et vous , ô mon Dieu , je vous prie dans les mêmes termes que ma sainte : « O ami , qui m'aimez plus que » je ne puis le comprendre , faites que mon ame vous serve » pour votre satisfaction plutôt que pour son plaisir. Que » le moi humain meure désormais et qu'un autre vive » en moi. Qu'il vive et qu'il me donne la vie ; qu'il

» règne et que je sois esclave , tellement que mon ame ne
 » veuille point d'autre liberté. Heureux ceux qui se trou-
 » veront liés par les chaînes des bienfaits de la miséricorde
 » de Dieu sans pouvoir s'en dépendre ! L'amour est fort
 » comme la mort , et dur comme l'enfer. O plût à Dieu
 » que nous fussions jetés dans ce divin enfer, sans es-
 » pérer, ou , pour mieux dire, sans craindre d'en jamais
 » sortir ! »

Et vous, très-sainte vierge Marie, qui avez été et qui êtes de toutes les créatures la plus aimante et la plus aimée de Dieu ; vous , par qui le divin amour nous est donné, secourez-moi , aidez-moi , afin que je ne sois plus ingrat envers un Dieu si aimable et qui m'a tant aimé, Amen.

IV^e CONSIDÉRATION.

Du don de perfection qui fut accordé à sainte Thérèse.

Deux choses sont nécessaires pour arriver à la perfection : un grand *désir* et une grande *résolution*.

Premièrement un grand *désir* de la sainteté est un grand moyen de devenir saint ; car, d'un côté, Dieu ne fait abonder ses grâces que dans les ames qui en sont bien affamées, comme la divine Marie le dit dans son sublime cantique : « Esurientes implevit bonis ; » Et , d'un autre côté, ce désir nous est nécessaire à nous-mêmes, afin que nous puissions persévérer dans les peines qu'il faut supporter pour acquérir le grand trésor de la perfection. Car on fait peu d'efforts pour acquérir ce qu'on désire peu ; tandis qu'au contraire , pour parvenir à l'acquisition de ce qui

est bien désiré, on trouve faciles et doux tous les travaux. C'est pourquoi Dieu appelle bienheureux ceux qui n'ont pas seulement le désir, mais qui ont encore la faim, c'est-à-dire un désir ardent de la sainteté : « *Beati qui esuriunt* » et *sitiunt justitiam.* »

Thérèse, notre aigle céleste, à laquelle le désir d'exécuter la volonté parfaite de Dieu donna des ailes pour voler rapidement à la perfection, Thérèse nous a laissé par écrit ces paroles : « Que nos pensées soient grandes, » parce que notre bonheur viendra de là. » Et elle dit ailleurs : « Il ne faut point borner nos désirs, mais il faut » espérer de Dieu qu'en faisant nos efforts nous pourrons » peu à peu parvenir là où beaucoup de saints sont arrivés par sa grâce. » Elle disait que la divine majesté aime les âmes généreuses, pourvu qu'elles se défient d'elles-mêmes : et elle attestait, par expérience, qu'elle n'avait vu aucune âme pusillanime faire autant de progrès en plusieurs années, que les âmes généreuses en peu de temps : « Car, disait-elle, le Seigneur aime autant les désirs que les effets. »

Oh ! combien furent grands en effet les désirs qu'elle eut de plaire à son Seigneur ! Elle ne craignait point d'assurer que, quoiqu'elle fût toute imperfection, elle était néanmoins grande et parfaite en désirs. Elle écrit ailleurs : « Il me vient des désirs de servir Dieu avec des élans que je » ne peux lui exprimer. Il me semble qu'aucune peine, » ni la mort, ni le martyre ne me seraient difficiles à supporter. » En effet, il n'y eut rien de si difficile qu'elle ne l'entreprit et ne le conduisit à bonne fin dès qu'elle savait que Dieu l'avait pour agréable. Et c'est ce qu'elle attesta elle-même dans les mémoires qu'elle écrivit sur sa vie : « Il n'y a rien de si pénible que je ne sois prête à le

» supporter à la première rencontre. » Aussi la sainte, instruite par l'expérience, disait, en parlant d'elle-même : « Je suis étonnée de voir combien de ressources nous » fournit dans les voies spirituelles le courage pour les » grandes choses. Car, quoique l'ame n'ait pas tout d'a- » bord des forces suffisantes, elle prend néanmoins alors » généreusement son vol et passe de beaucoup le but. » Elle nous donne ici un avis important, savoir qu'il n'y a pas d'humilité à ne pas vouloir devenir saint : « Que » l'humilité nous précède, dit-elle; mais il faut savoir » que le démon s'étudie à nous faire considérer comme » des effets de l'orgueil, les grands désirs et la volonté d'i- » miter les saints. »

Mais en outre, pour arriver à la perfection, il ne suffit pas d'en avoir seulement le *désir*, il faut aussi en prendre la ferme *résolution*; autrement, le désir sans la résolution sera inutile; c'est ce qui arrive à tant d'ames qui désirent toujours, qui se repaissent sans cesse de désirs, mais qui ne se décident jamais à mettre la main à l'œuvre et qui demeurent toujours dans leur tiédeur sans faire aucun progrès. « Je voudrais, écrit la sainte à ce sujet, je vou- » drais une oraison courte qui produisit de grands effets, » plutôt qu'une oraison de plusieurs années, dans laquelle » l'ame ne finit jamais de se résoudre à faire la moindre » chose pour Dieu. »

S. Bernard dit que plusieurs ne se sanctifient point, parce qu'ils n'en ont pas le courage. Et c'est ce que déplorait notre sainte lorsqu'elle disait : « Plusieurs s'arrêtent » au pied de la montagne, qui pourraient monter au som- » met. » Elle assurait au contraire que quand une ame, pour plaire à Dieu, entreprend quelque chose avec fermeté, elle en vient facilement à bout. « Il est bien vrai,

» Seigneur, écrit-elle dans ses fondations, ce mot de votre
 » prophète, que vous feignez la fatigue dans votre loi,
 » car je ne m'en aperçois pas et je ne sais comment la
 » voie qui conduit à vous est étroite. J'ai éprouvé dans
 » bien des circonstances, ajoute-t-elle, que quand quel-
 » qu'un se fortifie tout d'abord par la résolution de faire
 » une chose, quelque difficile qu'elle soit, s'il la fait pour
 » plaire à Dieu, il n'a rien à craindre. Le démon, di-
 » sait-elle, a grand peur des ames résolues, attendu que
 » tout ce qu'il trame pour leur désavantage tourne à leur
 » profit. »

La sainte mère pratiquait exactement ce qu'elle enseignait aux autres. Lorsqu'elle fut appelée à se donner toute à Dieu, elle se donna à lui sans réserve; et ce fut avec une résolution si forte, que, pour s'obliger à chercher ce qui serait le plus agréable à son bien-aimé, elle en vint jusqu'à s'enchaîner par ce vœu sublime qui a rempli les saints d'étonnement, et qui est appelé par le tribunal de la Rote, « maxime arduum votum, » de faire toujours ce qu'elle saurait être le plus parfait. Thérèse fit voir par-là le courage et la résolution avec lesquels elle voulut arriver à la plus haute perfection où pût parvenir une ame sur la terre, afin de plaire à Dieu de toutes ses forces.

FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit donc de souhaiter avec un désir sincère, comme sainte Thérèse, et de former de tout son cœur la résolution de se donner entièrement à Dieu, cherchant à avancer chaque jour davantage dans la perfection. Un grand serviteur de Dieu, le P. Hypolite Durazzo, de la compagnie de Jésus, disait avec raison, comme on le lit dans sa vie, que les mondains ne sont ja-

mais rassasiés des biens terrestres en cette vie, et qu'ils en cherchent toujours davantage; mais que du reste ils disent : Le moindre petit coin du paradis nous suffit. Au contraire, celui qui aime Dieu véritablement et qui n'aime point le monde doit se contenter du moindre petit coin de la terre; mais pour les biens du ciel, il doit en chercher toujours davantage sans se rassasier jamais. Ce bon père disait aussi « que pour devenir saint il ne faut désirer que ce qu'on » obtient par le seul désir, savoir, d'être agréable à » Dieu. »

Après le désir, il faut ensuite se résoudre d'un pied ferme de se donner à Dieu sans réserve. Déjà Dieu nous donne ce désir. Ce désir est une voix bien significative par laquelle il nous appelle à son amour. Déjà il nous a appelés plusieurs fois, qu'attendons-nous? voulons-nous attendre qu'il cesse de nous appeler et qu'il nous abandonne! Il faut une bonne fois mettre fin à nos hésitations et renoncer à tout ce qui n'est point Dieu. Il n'est plus temps de résister à l'amour de ce Seigneur qui mérite seul d'être aimé. Il faut donc rompre tout attachement terrestre qui nous empêche d'être entièrement à Dieu. Résolution, résolution. Dieu, Dieu seul et rien de plus.

PRIÈRE.

O ma sainte, je me réjouis avec vous, maintenant que je vous vois dans le ciel, où vous aimez votre Dieu d'un amour qui rassasie et contente pleinement votre cœur, qui désira tant de l'aimer sur la terre. Mais puisque dans le ciel le désir de voir Dieu aimé s'est accru avec l'amour de votre cœur, secourez, ô sainte mère, cette ame misérable qui désire brûler avec vous d'un saint amour pour cette bonté infinie, qui mérite l'amour d'une infinité d'e

cœurs. Dites pour moi à Jésus ce que vous lui dites une fois en cette vie pour un de ses serviteurs : « Seigneur. » prenons-le pour notre ami. » Dites-lui qu'il m'inspire une bonne fois la résolution de lui consacrer toute ma volonté, et de ne chercher en toute chose que ce qui est le plus agréable et ce qui peut le mieux procurer sa gloire.

Et vous, mon Seigneur, dites-moi, qu'attendez-vous de moi en me faisant tant de grâces? Ah! je vous comprends, je vous comprends, mon trésor, mon tout, mon véritable ami : comme vous m'aimez beaucoup vous voulez que je vous aime beaucoup, et que je sois tout à vous ; vous voulez que mon cœur ne soit plus divisé, mais qu'il soit attentif à vous aimer vous seul, oui, vous seul. Mais, en vérité, si vous êtes l'unique aimable, il est juste que vous soyez uniquement aimé de moi et de tous les hommes : donc, ô mon bien-aimé, puisque vous m'inspirez ce désir de vous aimer, faites que je le mette en pratique et que je vous aime autant que vous le souhaitez. Si vous voulez mon cœur, le voici, je le soustrais à l'amour des créatures pour le donner tout à vous. Si vous voulez que je désire et que je demande votre amour, oui, mon Dieu, je vous le demande et je désire vous aimer plus que les séraphins ; exaucez-moi. Je vous le demande, non pour devenir grand entre les saints, ni pour acquérir une grande gloire dans le paradis, mais seulement pour vous être agréable. Je m'offre même, pourvu que je vous aime davantage, à souffrir toutes sortes de peines, et pour toute l'éternité, si c'est votre bon plaisir. Exaucez-moi, mon Seigneur, pour l'amour de Jésus-Christ, et pour l'amour de sainte Thérèse. Bienheureuse sainte vierge Marie, vous êtes mon espérance ; par vous, j'espère tous les biens.

V^e CONSIDÉRATION.

De l'humilité de sainte Thérèse.

Les cœurs humbles sont le point de mire des flèches de l'amour divin ; et même, comme disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, l'unique exercice propre à nous faire obtenir l'amour divin, c'est de s'humilier : c'est parce que Dieu trouva le cœur de Thérèse plein d'humilité, qu'il se plut à réunir en lui tant de trésors de grâces. La sainte, parlant d'elle-même, raconte que les plus grandes grâces dont l'enrichit le Seigneur, furent celles qu'elle reçut au moment même où elle s'humilia devant Dieu.

Notre sainte fut en effet si humble, que, quoique le Seigneur la traitât comme son épouse bien-aimée, comme nous l'avons vu ci-dessus, elle ne traitait néanmoins avec son Seigneur que comme une épouse ingrate et perfide. C'est pourquoi, quelque nombreuses que fussent les faveurs dont la comblait Jésus-Christ, et quelque grandes qu'éussent les louanges qu'elle recevait des hommes, elle ne pouvait jamais se persuader qu'elle était bonne. Quoique Dieu lui-même l'eût assurée que ses sentimens n'étaient point des illusions, mais des faveurs de son amour, en sorte qu'elle ne pouvait douter en les recevant qu'elles ne vinssent de Dieu ; néanmoins l'idée qu'elle avait d'elle-même était si basse, qu'elle craignait sans cesse d'être dans l'erreur, ne pouvant croire que Dieu favorisât de la sorte une ame aussi indigne qu'elle croyait l'être. Un jour, la sainte allant à Burgos pour une fondation, un religieux

lui parla de la réputation de sainteté dont elle jouissait ; elle lui répondit : « On a dit de moi trois choses : que quand » j'étais enfant , j'avais un bon caractère et que j'étais dis- » crète, maintenant quelques-uns disent que je suis sainte. » Autrefois je crus les deux premières , et je me suis con- » fessée d'avoir accueilli cette vanité ; mais je ne me suis » jamais fait illusion au point de croire la troisième. »

Dans la relation de sa vie qu'elle adressa à son confesseur , en parlant des grâces que le Seigneur lui faisait , elle dit : « Autrefois , il me semblait que je rougissais que » l'on s'occupât de moi ; maintenant je ne me trouve point » meilleure pour cela , mais bien plus méchante ; car , je » fais si peu de chose avec tant de grâces ! c'est pourquoi , » il me semble de tout point qu'il n'y a pas eu au monde » de créature pire que moi. » Elle dit ailleurs : « Je ne fais » que recevoir des grâces sans en profiter , comme si j'é- » tais la chose la plus inutile du monde : tous portent du » fruit , moi seule je ne suis bonne à rien. » Une per- » sonne la voyant si favorisée de Dieu , et en si grande ré- » putation de sainteté dans le monde , lui dit : « Ma mère , » gardez-vous de la vaine gloire ? » Thérèse toute surprise , lui répondit : « La vaine gloire ? je ne sais de quoi ; ce » sera beaucoup faire , si , en voyant ce que je suis , je » ne me désespère pas. »

La lumière éclatante par laquelle Dieu lui avait fait voir la grandeur de sa majesté , et l'amour qu'il lui portait , lui faisait regarder comme des fautes graves ses petits défauts dans lesquels elle tombait , défauts que nous autres nous ne condamnerions pas même comme tels. C'est pourquoi elle ne cessait de s'écrier pleine de confusion : « Seigneur , mettez un terme à tant de faveurs ; » comment avez vous sitôt oublié mes ingrátitudes ? » En

écrivait à son confesseur la relation de sa vie, elle le pria une fois de publier ses péchés partout : « Afin, dit-elle, que je ne trompe plus le monde, qui pense qu'il y a quelque bien en moi. » Et quand ceux auxquels elle faisait l'exposé de sa mauvaise vie ne voulaient point partager l'opinion qu'elle avait d'elle-même, elle recourait à son époux, et se plaignait en lui disant : « Seigneur, pourquoi ces gens-là ne me croient-ils pas ? Pen- sez-y, pour moi je ne sais plus que faire. » D'un autre côté, lorsqu'elle pensait que les autres pourraient connaître les grâces que Dieu lui faisait, cette pensée seule l'affligeait tellement, comme elle le dit dans sa vie, qu'elle aurait voulu être enterrée vivante, pour ne plus paraître dans le monde. C'est pourquoi elle raconte qu'un jour le Seigneur, pour calmer cette affliction, lui dit : « Thérèse, que crains-tu ? si les hommes connaissent les grâces que je te fais, ils ne pourront que me louer, ou te blâmer. » La sainte ajoute que ces paroles la tranquillisèrent.

Notre sainte n'était point d'ailleurs de cette espèce d'humbles qui, quoiqu'ils aient quelquefois une basse opinion d'eux-mêmes, et qu'ils l'expriment devant les autres, ne peuvent souffrir néanmoins que les autres publient leurs défauts et les méprisent. Non, la sainte, comme font les âmes vraiment humbles, se regardait et voulait être regardée et traitée comme une vile créature ; elle allait même jusqu'à dire qu'il n'y avait point de musique plus agréable à ses oreilles, que les reproches qu'on lui adressait au sujet de ses défauts. Elle fut plusieurs fois en butte aux mépris et aux mauvais traitemens ; c'était alors, que son âme vraiment humble se réjouissait plus en se voyant méprisée, qu'elle ne se serait réjouie en se voyant louée

et honorée. Combien de fois, dans l'établissement de monastères, par lesquels elle procurait tant de gloire à Dieu, combien de fois ne l'outragea-t-on pas comme une hypocrite, une menteuse, une orgueilleuse, une femme pleine d'illusions. Ces injures lui furent même prodiguées du haut de la chaire, et une fois en sa présence. Le nonce du pape irrité, en vint jusqu'à lui ordonner de se retirer dans un monastère et de ne plus en sortir, disant qu'elle était une femme inquiète et vagabonde. Elle se renferma avec obéissance, et elle ne se défendit pas, satisfaite d'avoir trouvé le mépris et la confusion.

Une autre fois elle fut accusée devant l'inquisition comme sorcière et comme magicienne. Ayant aussi entendu un père qui disait beaucoup de mal sur son compte, elle répondit : « Si ce père me connaissait il en dirait bien » davantage. » Lorsqu'elle entra à Séville, elle fut d'abord méprisée et accueillie avec murmure; elle dit alors : « Dieu soit béni, puisqu'on me connaît pour ce que je » suis. » Elle écrit ailleurs : « Non-seulement je n'en vou- » lais pas aux personnes qui disaient du mal de moi, mais » il me semble que je leur portais même un nouvel amour. » Lorsqu'elle travaillait à la fondation de Burgos, la sainte passant par un sentier étroit, où il se trouvait une femme, elle lui demanda la permission de passer ; mais celle-ci la voyant habillée si pauvrement, lui dit : Passez bigotte; puis l'ayant poussée rudement, elle la fit tomber dans la vase du torrent. Les compagnes de la sainte voulaient réprimander cette femme, mais elle le leur défendit en disant : « Taisez-vous mes filles, ne voyez-vous pas que » cette femme a très-bien fait ? » Elle était une autre fois dans une Église, et certaines personnes voulant passer, elle ne pensa pas à se lever assez tôt; ils la chassèrent à

coups de pieds de l'autre côté de l'église. Une autre femme ayant perdu son sabot et s'étant imaginée que Thérèse le lui avait volé, eut l'audace d'aller lui frapper le visage avec le sabot qui lui restait. La sainte recevait tout cela en paix, plus satisfaite de ces mépris que ne le serait un mondain des plus grands honneurs du monde. Le tribunal de la Rote a même attesté que plus on l'offensait et plus on l'excitait à aimer : « *Quinimo offensiones amoris ipsi escam ministrabant.* » En sorte qu'on disait communément que pour être aimé de Thérèse il fallait l'humilier et l'injurier.

FRUIT.

Tous désirent d'être humbles, mais il y en a peu qui désirent d'être humiliés. S. Ignace de Loyola, envoyé par la très-sainte Vierge, vint donner du ciel cet avis à sainte Marie-Magdeleine de Pazzi : « L'humilité est la joie de » tout ce qui nous porte à nous mépriser nous-mêmes. » C'est là être humble de cœur, comme nous enseigne Jésus-Christ, c'est-à-dire, nous regarder pour ce que nous sommes, et désirer que les autres nous regardent, nous traitent de même. Voilà donc, pour la pratique de l'humilité, les principaux avis empruntés à la sainte elle-même.

I. Eviter tout entretien et tout discours d'amour-propre, à moins qu'on ne s'y livre en vue de quelque grande utilité. La sainte enseigne néanmoins de ne jamais se mettre en avant, si ce n'est par obéissance ou par charité. II. Ne pas faire paraître la dévotion intérieure sinon pour une grande nécessité : et ne jamais affecter extérieurement une dévotion qui n'est pas dans le cœur. III. Se réjouir en se voyant l'objet des murmures, des injures et des moque-

rics, négligeant de se justifier à moins qu'il ne faille le faire pour un plus grand bien : « Et lorsque nous sommes » repris, dit la sainte, recevons cette réprimande avec » une humilité intérieure et extérieure, priant Dieu pour » celui qui nous reprend. » IV. Demander continuellement à Dieu ce que lui demandait S. Jean de la Croix, d'être méprisés pour son amour : Enfin de ne pas attendre que les sens et la partie intérieure y trouvent de la satisfaction ; mais agir par raison, nous contentant de plaire à Dieu. Mais surtout il est utile de nous exercer dans l'oraison à nous préparer à tous les mépris ; et de prier beaucoup Jésus et Marie qu'ils nous accordent d'exécuter ensuite dans l'occasion nos bonnes résolutions.

PRIÈRE.

O ma sainte avocate, qui avez blessé le cœur de Dieu par votre belle humilité, je vous prie par l'amour que vous portez à votre chère mère Marie, et à votre époux bien-aimé Jésus, de m'obtenir la sainte humilité, afin que me rendant avec vous semblable à mon Jésus humilié sur la terre, je puisse le voir et l'aimer un jour avec vous dans le paradis.

Et vous, mon très-humble Jésus, qui, pour m'apprendre à supporter les mépris, et pour me les rendre doux et aimables, avez voulu être le plus méprisé et le plus humilié de tous les hommes, jusques à vous rassasier d'opprobres et à vous rendre le rebut des hommes ; ah ! mettez fin par la plénitude de vos miséricordes, au désordre que la vanité produit dans mon cœur. Je vois, mon Sauveur, que jusqu'à présent mon orgueil m'a empêché de vous ressembler en rien. Je vois que je ne puis être admis dans

votre royaume, parce que je n'ai pas été semblable à vous, qui avez consenti à mourir suspendu à un bois infâme, comme un malfaiteur, pour mon amour. Ah ! mon Seigneur, vous qui êtes innocent, vous avez souffert tant d'opprobres pour moi, et moi je n'ai pu supporter pour vous quelques petits mépris ? je sais que j'ai mérité souvent les mépris éternels de l'enfer ; je reconnais que c'est un grand châtiment de mes péchés que d'avoir encore été si orgueilleux après m'être rendu si ingrat. Mon cher Rédempteur, je ne veux plus l'être à l'avenir. Je désire et je demande d'être humilié avec vous : et puisque j'ai eu l'audace de mépriser tant de fois votre majesté et votre bonté infinie, je veux maintenant embrasser tous les mépris pour vous plaire. Mais de quoi me servent Seigneur toutes mes résolutions, si vous ne me donnez votre secours pour les mettre en pratique ? puisque vous voulez me sauver, aidez-moi, mon Jésus méprisé par les mérites de vos opprobres, à supporter en paix tous les mépris que je recevrai durant ma vie.

Et vous, qui après Jésus avez été la plus humble de toutes les créatures, ma très-sainte mère Marie, qui fûtes si grande à cause de votre humilité, obtenez-moi, ma souveraine, une vraie humilité, non pas pour devenir grand dans la gloire, mais pour plaire grandement à Dieu, et pour devenir plus semblable à vous et à mon Jésus méprisé. Amen.

VI^e CONSIDÉRATION.

De la dévotion que sainte Thérèse eut envers la très-sainte Vierge Marie, et envers le glorieux saint Joseph.

Il fut donné à sainte Marie Magdeleine de Pazzi de voir l'amour divin sous la forme d'une liqueur suave dans un vase précieux ; cette liqueur était distribuée par les mains de la très-sainte Marie. Comme toutes les grâces divines sont accordées par les mains de Marie, c'est aussi par elle que le don des dons, celui de l'amour divin, est communiqué aux fidèles.

Notre sainte savait bien qu'elle avait reçu toutes les grâces et surtout le don de l'amour dont sa belle âme était si enrichie par les mains de cette très-douce mère. C'est pourquoi, afin de témoigner sa reconnaissance à sa très-sainte mère, elle ne savait plus que faire pour l'aimer et pour l'honorer. Dès son enfance, lorsqu'elle était dans la maison paternelle, elle allait cherchant des lieux solitaires pour honorer Marie par la récitation du rosaire et par d'autres prières dévotes. Dès que sa mère fut morte, elle ne tarda pas à se présenter devant sa reine, et, avec confiance et amour, elle alla s'offrir à elle pour être sa fille, protestant qu'elle serait dès ce moment son unique et bien-aimée mère. En effet dans toutes ses angoisses et dans tous ses besoins, la sainte recourait toujours à Marie, comme à son amoureuse mère. C'est dans le dessein spécial de la voir honorée partout, qu'elle entreprit l'œuvre de la réforme de l'ordre des carmelites, qui se glorifie de com-

battre sous l'enseigne de la protection spéciale de la reine du ciel.

De son côté, Marie, qui ne peut pas ne pas aimer ceux qui l'aiment, et qui même, au dire de S. Ignace martyr, est toujours plus aimante à leur égard, « cum amantibus » est amantior, » ne voulant pas être vaincue par ses enfans en ce combat d'amour, l'auguste reine Marie sut bien reconnaître et surpasser l'affection que sa fille bien-aimée lui portait en lui obtenant une grande abondance de grâces. Dans ce jour où elle daigna venir tendrement du ciel, et orner de ses propres mains notre sainte du mystique et précieux collier, elle fit voir clairement combien elle était satisfaite de la voir devenue par son intermédiaire l'épouse la plus chérie de son Jésus. On vit bien mieux encore combien cette mère amoureuse l'aima au moment de sa mort, où elle se montra à côté de sa fille bien-aimée pour la fortifier à son passage, et pour recevoir son ame bénie entre ses bras.

Notre sainte fut encore très-dévotée envers le glorieux époux de Marie, S. Joseph ; on peut même assurer qu'elle eut la gloire d'exciter dans ce monde la dévotion envers ce grand saint. Elle avait éprouvé dès l'enfance une tendresse extrême envers S. Joseph ; elle n'entreprenait aucune affaire sans la recommander à S. Joseph son père et son maître, qu'elle appelait ainsi à cause de l'affection et du respect qu'elle lui portait. Elle consacra autant de monastères qu'elle en fonda sous l'invocation de son nom ; et lorsqu'elle fut elle-même honorée par l'Église comme sainte, et que quelques-uns de ses monastères changèrent le titre de S. Joseph pour celui de sainte Thérèse, elle apparut à Avila à la sœur Isabelle de S. Dominique, et lui ordonna de reprendre au plus tôt le titre de S. Joseph, té-

moignant même du haut du ciel qu'elle préférait la gloire de son saint bien-aimé à la sienne propre.

On sait combien l'amitié de notre sainte lui inspirait de retenue lorsqu'il s'agissait de manifester les grâces qu'elle recevait du ciel, mais le désir de voir S. Joseph glorifié par tous les hommes était si grand, qu'elle n'hésita point de publier les faveurs extraordinaires qu'elle avait obtenues par son canal. Elle atteste dans la relation de sa vie qu'elle ne se souvient pas de lui avoir demandé aucune grâce sans l'avoir obtenue. « C'est une chose mer-
» veilleuse, écrit-elle, que de raconter les grâces nom-
» breuses que Dieu m'a faites par le canal de ce bienheu-
» reux saint, et les périls corporels et spirituels dont il
» m'a délivrée. Les autres saints, ajoute-t-elle, semblent
» n'avoir reçu de Dieu que le pouvoir de nous secourir
» dans une seule nécessité, l'expérience nous apprend
» que S. Joseph nous secourt en toutes. Il semble que
» le Seigneur veuille nous faire comprendre par-là,
» que comme il voulut lui être soumis sur la terre, de
» même il fait dans le ciel tout ce qu'il lui demande. Je
» voudrais persuader à tous les hommes, conclut-elle,
» d'être dévots envers ce glorieux saint par l'expérience
» que j'ai des grandes faveurs qu'il obtient de Dieu. Je
» n'ai connu personne ayant cette dévotion sans la voir
» avancer sans cesse dans la vertu. Je demande seulement
» pour l'amour de Dieu que celui qui ne le croit pas, se
» donne la peine de l'essayer. »

FRUIT.

Après le mystère infini de Jésus-Christ, « la protection
» de Marie est si puissante et si favorable à l'âme, disait

» S. François de Sales, que quant à moi, je l'estime le
 » plus ferme appui que nous puissions avoir après Dieu.»
 Le P. Suarez assure que, selon le sentiment de l'Église,
 la protection de Marie est utile et nécessaire parce que Dieu
 a résolu d'accorder toutes les grâces par le moyen de Ma-
 rie : « Sentit Ecclesia Virginis intercessionem esse utilem
 » ac necessariam. »

Aimons donc Marie, et recourons toujours à sa pro-
 tection, si nous voulons nous sauver et nous sanctifier ;
 appelons-la avec S. Bernard : « tout le motif de notre es-
 pérance » ; avec S. Bonaventure : « le salut de celui qui
 l'invoque » ; avec S. Germain : « l'appui des chrétiens »,
 avec S. Augustin, « l'unique refuge des pécheurs » ; et
 saluons-la enfin avec toute l'Église militante, comme
 notre vie et notre espérance : « Vita, dulcedo, spes nostra. »

Sainte Thérèse disait encore qu'elle ne pouvait com-
 prendre comment on pouvait avoir de la dévotion pour
 la reine des anges, sans porter une affection particulière
 pour son époux S. Joseph, qui s'employa tant sur la terre
 à servir Marie et son cher fils Jésus. Recourons donc à
 cette sainte, afin qu'elle nous obtienne la dévotion à la
 très-sainte Marie et à S. Joseph.

PRIÈRE.

O Thérèse, qui êtes au ciel dans la compagnie de votre
 père Joseph, je me réjouis de l'amour qu'il vous porta,
 et des grandes faveurs qu'il vous prodigua. Maintenant
 que vous le remerciez, et que vous contemplez avec ra-
 vissement la grande gloire dont Jésus l'a enrichi, recom-
 mandez-moi à ce puissant intercesseur ; priez-le qu'il me
 prenne aussi sous sa protection, tout misérable que je suis.

O ma sainte, adressez-vous encore à cette divine mère qui peut tout ; et puisqu'elle se glorifie d'être le refuge des pécheurs, dites-lui que j'en suis un, et le plus misérable de tous. Dites-lui que sur votre recommandation elle me regarde désormais avec des yeux plus miséricordieux, qu'elle me secoure dans les tentations, qu'elle m'assiste au moment de ma mort. Dites-lui que j'espère mon salut éternel par sa médiation. Dites-le lui, ma sainte, et certainement elle vous exaucera ; car, si elle vous aime tant sur la terre, combien plus vous aime-t-elle maintenant dans le ciel, où vous l'aimez et où vous l'honorez davantage. Comme Marie est ma grande reine et ma grande avocate auprès de Jésus-Christ, ainsi vous, ô Thérèse, soyez mon avocate auprès de Marie.

Je m'adresse aussi à vous, ô grand protecteur S. Joseph; ne dédaignez point de recevoir sous votre protection le plus ingrat pécheur qui soit au monde. Je vous en prie pour l'amour de votre bien-aimé Jésus, pour l'amour de Marie votre épouse, et pour l'amour de votre bien-aimée Thérèse, qui travailla tant sur la terre à augmenter votre gloire. Faites-moi mourir comme vous, entre les bras de Jésus et de Marie.

Et vous, très-sainte Vierge Marie, qui êtes le salut, la consolation et la richesse des âmes, faites que je sois votre serviteur et votre amant : je mets en vous toutes mes espérances.

Et vous enfin, mon très-doux et cher Rédempteur, vous savez bien que l'unique but dans lequel j'implore l'intercession de Marie, de Joseph et de Thérèse, c'est parce que je ne veux point vous perdre, mais parce que je veux vous aimer, et vous aimer beaucoup. Ah ! mon Dieu, mon tout, mon unique amour, et le roi de mon cœur,

régnerez, régnerez sur tout moi-même : commandez à mes sens et à mes puissances, et par la douce force de votre amour, faites-vous obéir comme vous le désirez. Mon roi et mon père, je vous donne toute ma volonté et toute ma liberté : prenez-la, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Faites que je vous aime, et que je sois aimé de vous ; je ne désire rien autre, et je suis content. Amen.

VII^e CONSIDÉRATION.

De la blessure d'amour que Dieu fit au cœur de sainte Thérèse.

Dès le moment où Jésus prit amoureusement sainte Thérèse pour son épouse, comme nous l'avons vu ci-dessus, elle demeura si éprise de son bien-aimé, qu'elle ne pouvait penser à autre chose qu'à lui être agréable. Se voyant si favorisée de son divin amant et en même temps si pauvre pour correspondre à tant de grâces, elle s'écriait doucement avec l'épouse des Cantiques : « Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. » Elle s'excitait donc, tantôt par le désir de souffrir pour être plus agréable à Dieu, tantôt par l'ardeur de mourir pour l'aimer plus parfaitement, et voilà quelles étaient les fleurs. Mais elle cherchait ensuite à fortifier son cœur languissant par les fruits de l'amour, qui sont les œuvres saintes, par la pénitence, par les humiliations, et spécialement par les travaux qu'elle entreprit et qu'elle endura dans le grand œuvre de la réforme, où elle fonda trente-deux monastères, pauvre, destituée de secours humains, et con-

tre dite même par les grands du monde; comme l'Église le rappelle dans les leçons de son office.

Néanmoins elle réussissait trop peu à satisfaire les désirs ardents qui la pressaient de plaire à son céleste époux, et elle protestait à son bien-aimé qu'elle ne pouvait souffrir de se voir si enrichie des dons qu'elle recevait, et si avare de ce qu'elle rendait en compensation. C'est pourquoi, environnée comme elle l'était des saintes flammes de l'amour divin, et toute hors d'elle-même, souvent elle brûlait et languissait doucement. Oh ! quel beau spectacle pour les esprits bienheureux qui l'assistaient, que celui de cette noble épouse du fils de Dieu crucifié, qui dans sa langueur s'écriait : « *Adjuro vos filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo.* » L'effet de cette sainte langueur, comme l'expliquent les docteurs, est de faire que l'ame s'oublie elle-même, et tout ce qui la concerne, au point qu'elle n'aime que son bien-aimé, qu'elle ne pense qu'à lui plaire. Cette manière d'aimer est celle d'une épouse, comme remarque S. Bernard dans ces paroles, où il fait parler une ame élevée à cette dignité : « *Servus timet, filius honorat, mercenarius sperat; et ego quia sponsa sum, amo amare, amo amari, amo amorem.* » Telle était précisément notre séraphine; languissant heureusement, oubliant tout ce qui ne se rapportait pas au divin amour, aimée de son amant, elle ne cherchait pas d'autre plaisir que celui de Dieu, elle ne voulait point d'autre récompense que celle de l'aimer davantage.

Mais comme le chasseur, pour obtenir la proie qu'il poursuit, cherche à s'en assurer en la blessant plusieurs fois, il semble que le divin amour opérât de même à l'égard de Thérèse, puisqu'il lui envoya plusieurs fois un

séraphin pour lui blesser le cœur qu'il voulait tout pour lui. Écoutons la sainte elle-même qui nous décrit cette grâce au chapitre vingt-neuf de sa vie : « Le Seigneur voulut que je visse quelquefois un ange près de moi du côté gauche ; il était petit , très-beau , sa face était enflammée , il paraissait un séraphin . Je vis qu'il avait à la main une flèche , sur la pointe de laquelle il y avait un peu de feu , il me semblait que quelquefois il blessait mon cœur avec cette flèche , et pénétrait jusqu'à mes entrailles , dont il retirait une partie qu'il emportait avec lui , après quoi il me laissait toute brûlée d'un grand amour de Dieu . La douleur que j'en éprouvais était si considérable , qu'elle me faisait pousser quelques cris plaintifs , et la douceur que cette blessure me causait était si excessive , que je ne pouvais désirer qu'elle cessât , car mon ame ne se serait pas contentée d'un objet moindre que Dieu . Ce n'est point une douleur corporelle , mais spirituelle , quoique le corps ne laisse pas d'y participer un peu , et même beaucoup . C'est une caresse amoureuse qui a lieu entre l'ame et Dieu : je prie le Seigneur de la faire goûter à celui qui ne voudra point me croire . »

O aimable blessure ! faut-il donc s'écrier , ô suave douleur , ô feu souhaitable ! blessure qui faites aimer celui qui blesse : vous êtes douce , parce que vous surpassez en douceur tous les plaisirs du monde : ô feu qui êtes plus désirable que tous les royaumes de la terre , vous êtes le don le plus cher que puisse accorder le divin amant à ses épouses fidèles et bien-aimées ; don qui sort immédiatement du cœur amoureux de Dieu , et dont l'effet , comme disait la sainte , est de faire que l'ame n'est pas satisfaite de tout ce qui n'est point Dieu .

Celui qui a une grande blessure au cœur ne peut s'empêcher de penser à celui qui l'a blessé : et s'il voulait l'oublier, la douleur qu'il éprouve lui en rappellerait le souvenir. Ainsi, l'ame qui est blessée de l'amour de Jésus ne peut vivre sans aimer Jésus, et sans penser à lui. S'il arrive que le monde ou les créatures cherchent à la distraire de sa pensée amoureuse, la plaie du cœur la contraint doucement à y revenir et à languir d'amour pour celui qui l'a blessée; c'est justement ce qui arriva à la sainte qui conclut le récit de cette grâce, par ces paroles brûlantes : « J'étais abasourdie ; je n'aurais point voulu » voir ni parler, mais seulement me tenir concentrée dans » mon agréable douleur qui semblait me causer une plus » grande joie et un plus grand contentement, qu'aucune » chose créée ne peut en procurer. »

Mais, oh ! Dieu, qui n'accueillerait cette peine, si l'on peut appeler ainsi celle qui est produite par cette immense flamme d'amour, qui fait la félicité des saints dans le ciel et qui les remplit de joie pendant toute l'éternité ! mais pour disposer le cœur à recevoir ce feu et ces blessures, il faut se résoudre enfin à bannir loin de lui tout ce qui n'est point Dieu, dire un généreux adieu à toutes les créatures, et leur adresser ces paroles : Monde, honneurs, richesses, créatures, que voulez-vous de moi ? je vous renonce entièrement, je vous quitte ; adieu. Mon Dieu m'a embrasé d'amour, il m'a blessé : il a enfin gagné tout mon cœur par son amour : il m'a appris qu'il ne serait point content s'il ne le possédait tout entier. Allez donc loin de moi, créatures, vous ne pouvez me contenter, et et je ne désire plus les satisfactions que vous procurez. Allez contenter celui qui vous cherche, parce que je ne vous veux plus. Et qu'est-ce que je veux ! vous seul, ô

mon Dieu ! je suis content de Dieu ; Dieu seul, oui, Dieu seul me suffit. Je vous ai assez aimées et servies pour mon malheur. Le temps qui me reste à passer sur la terre, quelle que soit sa durée, je veux l'employer tout entier et uniquement à servir ce Dieu qui a été le premier à m'aimer ; qui me demande mon cœur tout entier, et qui mérite de le posséder.

FRUIT.

Nous gémissons de ce que nous cherchons Dieu sans le trouver ; détachez votre cœur de toutes choses, dit sainte Thérèse : « Cherchez Dieu, et vous le trouverez. » Sans quoi, les choses que nous aimons se placeront toujours devant nous, et nous empêcheront de trouver Dieu. Le Seigneur dit un jour à notre sainte : « Oh combien je parlerais volontiers à plusieurs âmes ! mais le monde fait un grand bruit autour de leurs cœurs et à leurs oreilles, de sorte que ma voix ne peut se faire entendre ; oh ! si elles voulaient s'éloigner un peu du monde ! » Il y a beaucoup d'âmes qui font l'oraison, mais comme elles y vont avec un cœur tout rempli d'affections terrestres, le divin amour n'y trouve que peu, ou point de place. C'est pour cela que S. Ignace de Loyola remarque qu'une âme détachée profitera plus dans un quart d'heure d'oraison, qu'une âme qui ne l'est pas en plusieurs heures. Dès que l'oiseau s'est échappé des filets, il s'envole : ainsi l'âme qui ne peut vivre sans aimer, ou le créateur, ou les créatures, vole rapidement vers Dieu sitôt qu'elle est libre des affections terrestres. Les maîtres de la vie spirituelle enseignent que les défauts n'empêchent pas de marcher vers la perfection, lorsque l'âme s'efforce de se relever avec hu-

milité et avec paix, dès qu'elle est tombée; mais le moindre attachement, ne fût-ce qu'un petit fil, nous donne des entraves. Le sénat romain, au rapport de S. Augustin, accorda les honneurs divins à trente mille dieux, c'est-à-dire, à tous ceux qui étaient connus dans le monde; mais il ne voulut point décerner le culte suprême au Dieu des chrétiens, qu'il appela un Dieu jaloux, sachant qu'il voulait être seul adoré. En quoi le sénat romain avait raison, non que notre Dieu soit superbe, mais c'est qu'il est le vrai Dieu. Le voleur se contente d'une partie, mais le propriétaire n'est point satisfait s'il n'a le tout. Dieu veut donc posséder seul notre cœur; et c'est pourquoi il donne à chacun ce précepte : « Diliges Dominum Deum » tuum ex toto corde tuo : Faisons en sorte, disait sainte » Thérèse à un supérieur, d'exercer nos ames au détache- » ment de toutes les créatures, puisque nous les pré- » parons à être les épouses d'un roi si jaloux, qu'il veut » qu'elles oublient tout et jusqu'à elles-mêmes. » Travail- » lons donc à détacher notre cœur des richesses par l'amour de la sainte pauvreté; des plaisirs par la mortification; des honneurs par l'humilité; des parens par le renoncement; et enfin de la volonté propre par l'obéissance envers nos supérieurs; répétant souvent à Dieu cette excellente prière : « Cor mundum crea in me Deus. » Donnez-moi, Seigneur, un cœur vide, détaché, afin qu'il soit rempli de votre saint amour.

PRIÈRE.

O ma séraphine, sainte Thérèse de Jésus, vous qui fûtes en même temps embrasée des saintes ardeurs et blessée par l'amour de votre époux; priez, priez pour moi,

afin que blessée par mon Dieu, et brûlant désormais pour lui, qui seul mérite d'être aimé, j'oublie toutes les créatures pour ne m'attacher qu'à mon créateur.

Et vous, mon divin amant; vous, mon cher Jésus, puisque vous voulez que je vous aime, faites par les mérites de votre sang, par la pureté de votre mère, par les amoureuses ardeurs de votre amante Thérèse, faites que mon cœur que vous avez créé pour qu'il n'aimât que vous, mon Dieu et mon tout, commence à n'estimer dorénavant les biens de la terre que pour ce qu'ils sont, pour des choses viles et misérables, et qu'en vous aimant il commence à vous estimer pour ce que vous êtes, pour le bien unique et infini. Seigneur, ne méprisez pas, je vous prie, un cœur qui, durant si long-temps, a aimé malgré vous les créatures. Je vois bien qu'à cause de cela, je ne suis plus digne de vous aimer; mais néanmoins vous n'avez point cessé d'être un Dieu infiniment aimable, tel que vous avez toujours été. Permettez, et faites que je vous aime beaucoup, et que je n'aime que vous. Oh! que ne puis-je vous aimer, mon très-aimable Sauveur, que ne puis-je vous aimer véritablement! que ne puis-je être certain qu'il n'y a plus de place dans mon cœur pour les affections terrestres! Mais pourquoi vous, mon cher Seigneur, ne prenez-vous point mon cœur, puisque je vous le donne entièrement? Si mon cœur est attaché aux créatures, détachez-l'en vous-même par les doux attraites de votre amour. Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu, ah! venez dans mon pauvre cœur, et par vos bienheureuses flammes, consommez et réduisez en cendres tous les désirs, tous les soins, et toutes les affections qui ne sont point pour vous.

Marie, ma mère, aidez-moi; Jésus, mon amour, exau-

cez-moi , que votre mérite l'emporte sur mon démerite ; que votre bonté surpasse ma malice ; que votre amour infini triomphe de l'ingratitude de mon cœur. « Amen, » amen. » Ainsi je le demande , ainsi je l'espère. Ainsi soit-il.

VIII^e CONSIDÉRATION.

Du désir que sainte Thérèse eut de mourir.

Si les mondains craignent de perdre leurs biens caducs et misérables, les saints craignent bien plus de perdre Dieu qui est un bien infini et éternel, et qui promet de se donner lui-même dans le ciel en récompense à celui qui l'aura aimé sur la terre, en le laissant jouir de sa beauté et de sa propre félicité. C'est pourquoi toute leur crainte durant leur vie, est uniquement de pécher, et de perdre ainsi l'amitié de leur bien-aimé Seigneur ; ainsi tout leur désir est de mourir dans la grâce de Dieu, et de s'assurer par la mort, de l'aimer et de le posséder toujours. Donc , la mort , objet de la plus grande frayeur pour les âmes éprises de la terre, est ce que désirent le plus les amis de Dieu ; car, dit S. Bernard, elle est pour ces âmes fortunées et la fin des travaux, et la porte de la vie. C'est pourquoi nous voyons que parmi les saints vivant sur la terre, l'un appelait cette vie une prison, et priait le Seigneur de l'en retirer : « Educ de custodia animam meam. » L'autre, comme S. Paul, l'appelait une véritable mort : « Quis me » liberabit de corpore mortis hujus ? » Mais qui pourrait exprimer la tristesse et les angoisses extrêmes que le désir de

mourir faisait éprouver à notre séraphine, surtout depuis le temps auquel le Seigneur l'appela à son parfait amour? Elle proteste dans la relation de sa vie, qu'elle écrivit sur l'ordre de son confesseur, que le désir qu'elle avait de mourir pour aller voir Dieu était si grand, qu'il ne lui laissait pas même le loisir de penser à ses péchés. Cette humble épouse de Jésus crucifié parlait ainsi, parce qu'elle pleurait sans cesse les imperfections où elle était tombée autrefois dans l'amour de son époux, imperfections qu'elle appelait énormes, et dignes de l'enfer; mais qui, en vérité, comme le déclarent les écrivains de sa vie, n'allèrent jamais jusqu'au péché mortel.

La sainte, pensant d'ailleurs au danger où elle était durant sa vie d'offenser Dieu et de le perdre, disait qu'un seul jour, et même une seule heure lui paraissait un temps trop long. C'est pourquoi elle s'écriait : « Hélas! Seigneur, » tant que nous sommes en cette misérable vie, la vie » éternelle est toujours en péril. O vie, ennemie de mon » bien, qui pourra te finir! je te supporte parce que Dieu » te supporte; je te conserve parce que tu lui appartiens : » ne me sois point ni perfide, ni ingrate. Oh! quand » viendra le bienheureux jour où je te verrai abîmée dans » l'océan immense de la souveraine vérité, où tu n'auras » plus la liberté de pécher! »

A cette crainte de pouvoir offenser Dieu en cette vie, venait se joindre le grand désir que cette ame amoureuse avait de voir à découvert l'unique objet de son amour, pour pouvoir ainsi l'aimer plus parfaitement, et s'unir toute à lui. C'est pourquoi elle ne pouvait supporter de se voir si éloignée de cette patrie des bienheureux, et versant des larmes, elle se plaignait ainsi à son époux : « Hélas! hélas! » Seigneur, que cet exil est long; que fera une ame placée en

» cette prison! Oh! Jésus, que la vie de l'homme est longue!
 » elle est courte, considérée comme moyen d'acquérir la
 » vraie vie; mais elle est longue pour l'ame qui désire de se
 » voir en la présence de son Dieu. » D'autres fois, mêlant
 à ses angoisses amoureuses la défiance que lui inspiraient
 ses mérites, et l'espérance qu'elle avait en Dieu, elle com-
 posait de ces sentimens divers cette belle harmonie d'ex-
 clamations amoureuses par lesquelles elle plaisait tant à
 son bien-aimé. « O vie, disait-elle, ô vie, comment peux-
 » tu te conserver si loin de ta vie? O mort, ô mort, je ne sais
 » qui peut te craindre, puisqu'en toi est la vie! mais qui
 » ne te craindra pas après avoir coulé une partie du temps
 » sans aimer son Dieu? O mon ame, sers ton Dieu, et es-
 » père en sa miséricorde qui guérira tes maux. »

Mais pour comprendre combien était ardent le désir que
 notre sainte avait de mourir, il faudrait comprendre la
 peine qu'elle éprouvait de rester parmi les vivans : elle
 rapporta à son confesseur que cette peine la détruisait et
 terminait sa vie. Aussi, à cette occasion, allait-elle jusqu'à
 sortir de ses sens. Pour donner l'essor à ses affections, elle
 composa à ce sujet en style de feu sa célèbre glose qui
 commençait ainsi :

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
 Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
 Que pour contenter mon envie,
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Elle dit ailleurs avec des sentimens encore plus expres-
 sifs : « Quand sera-ce, mon Dieu, que je verrai enfin mon
 » ame unie en votre foi, et que toutes mes puissances joui-
 » ront de vous? ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit

» plus long-temps déchirée; il semble vraiment que son
» poids l'entraîne de toute part. »

En un mot, tout son soulagement et toute sa consolation en cette vie était de penser à sa mort. Ainsi, elle se consolait sur cette terre par ces paroles : « O mon ame, tu
» entreras dans ton repos lorsque tu l'entreprendras avec ce
» souverain bien, que tu connaîtras ce qu'il connaît; lors-
» que tu aimeras ce qu'il aime, et que tu jouiras de ce
» qui fait son bonheur; parce qu'alors tu perdras ta mi-
» sérable volonté. » Ainsi on peut dire que la vie de notre sainte se conservait par l'espérance de sa vie éternelle, pour laquelle elle renonçait à tous les biens du monde : « Je préfère, nous dit-elle, vivre et mourir en espérant la vie
» éternelle, que de posséder tous les biens. Ne m'abandon-
» nez point, Seigneur, parce que j'espère en vous : pourvu
» que je vous serve sans cesse, faites de moi ce qu'il vous
» plaira. »

FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit donc un grand désir du paradis. Lorsqu'on offrit la dignité de cardinal à S. Philippe de Néri, il jeta le chapeau en l'air, et regardant le ciel, il répondit : « Paradis ! paradis ! » Le bienheureux Gilles s'élevait de terre dans un ravissement extatique, lorsque les enfans par badinage, lui disaient : « Frère
» Gilles, paradis, paradis. » Les docteurs croient qu'on souffre dans le purgatoire une peine particulière appelée peine de langueur, infligée à ceux qui ont peu désiré le paradis durant la vie présente : et c'est avec raison, parce que celui-là aime peu Dieu, qui désire peu d'aller jouir à découvert de sa beauté infinie, d'autant plus qu'il est im-

possible de ne point l'offenser continuellement, au moins en choses légères ; et que si nous l'aimons ici-bas , nous l'aimons néanmoins si imparfaitement que c'est tout au plus si nous sommes assurés de l'aimer.

Soupirons donc après le paradis, où nous n'offenserons plus Dieu, et où nous l'aimerons toujours de toutes nos forces. Lorsque les afflictions de cette vie nous accablent, excitons-nous à les supporter en paix par l'espérance du paradis. Lorsque le monde ou le démon nous offrent les fruits défendus, tournons-leur courageusement le dos, et portons nos regards vers le paradis. Si la terreur des jugemens de Dieu nous épouvante, animons-nous par l'espérance que doit nous inspirer la bonté de notre Dieu, qui, pour nous faire comprendre combien il désire nous donner le paradis, nous a commandé, sous peine de damnation, de l'espérer de sa miséricorde. Il a même voulu l'acheter au prix de son sang et de sa mort, pour nous obtenir ce grand bien ; et pour nous l'assurer davantage, il a voulu nous en donner un gage en se donnant lui-même à nous dans le très-saint sacrement de l'autel.

Si notre faiblesse nous effraie, fortifions notre espérance par la bonté même de notre Seigneur, qui, nous ayant donné ses mérites pour nous faire acquérir des droits au paradis, nous donnera de même la force de persévérer dans sa grâce jusqu'à la mort, toutes les fois que nous aurons recours à sa miséricorde pour lui demander cette force et cette persévérance.

PRIÈRE.

Ma sainte avocate, je me réjouis avec vous de ce que vous êtes arrivée au port et au terme de vos soupirs ; là vous

ne croyez plus, mais vous voyez la beauté de Dieu ; vous n'espérez plus, mais vous possédez le bien souverain, vous jouissez maintenant à découvert de ce Dieu que vous avez désiré et aimé si long-temps. Là , votre amour est rassasié ; votre cœur aimant n'a plus rien à souhaiter. Ma sainte, ayez pitié de moi, qui suis encore au milieu de la tempête : priez, afin que je me sauve, et que j'aie avec vous aimer ce Dieu , que vous désirez tant de voir aimer.

O belle patrie ! ô bienheureuse patrie des ames amantes de Dieu, où elles l'aiment sans crainte de le perdre, sans froideur et sans fin, je vous salue de loin, de cette vallée de larmes, et je soupire après vous, seulement parce que j'espère qu'en vous j'aimerai mon Dieu éternellement de toutes mes forces.

Et vous, mon amour, Jésus, puisque vous m'avez créé pour vous aimer éternellement , puisque vous me commandez d'une manière pressante de vous aimer, puisque c'est uniquement pour cela que vous m'avez donné la vie et que vous me l'avez conservée même alors que j'étais votre ennemi ; puisque vous êtes si aimable et si épris de mon ame, que vous ne savez plus que faire pour ainsi dire afin de vous faire aimer de moi, ver de terre ingrat et indigne de votre amour ; dites-moi, Seigneur, pourquoi je ne vous aime pas ? dites-moi comment je puis aimer autre chose que vous ? Ah ! mon très-aimable Seigneur, je vois qu'en punition je mériterais d'être condamné à ne pouvoir plus vous aimer ; mais non , mon amour, j'accepte tout châ-timent, excepté celui-là. Faites que je vous aime, et punissez-moi ensuite comme vous voudrez : je veux me sauver pour vous aimer. Changez mon cœur ; aidez-moi à en chasser tout amour qui n'est point pour vous ; mon

créateur, mon Dieu, ma vie, mon bien-aimé, mon amour, mon tout, sauvez-moi : je vous prie uniquement de me sauver, afin que je vous aime à jamais de toutes mes forces. Faites-le pour l'amour de Jésus et de Marie.

Ah! Marie, Marie! vous êtes mon espérance; vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous ne renvoyez pas celui qui recourt à vous sans consolation. Je recours à vous, je me confie en vous, j'espère par vous d'aimer mon Dieu durant l'éternité. Amen.

IX^e CONSIDÉRATION.

De la précieuse mort de sainte Thérèse.

La sainte mère, quittant la ville de Burgos, désirait aller à son cher monastère d'Avila, afin de goûter quelque repos en sa maison bien-aimée qui avait été la première de la réforme; mais son céleste époux l'appelait en une autre demeure et à un autre repos. Il voulait l'introduire dans la patrie bienheureuse; c'est pourquoi il permit qu'elle reçût en route de son provincial ordre de se rendre au monastère d'Albe, où Dieu l'attendait pour la délivrer de la prison de cette vie et pour la conduire aux noces éternelles.

Venez, ô ma sainte, venez : votre époux est maintenant satisfait de vos travaux, et son cœur est touché de vos soupirs. Venez au repos que vous désirez, venez au port après avoir essuyé la tempête. Venez commencer cette nouvelle vie d'amour dans laquelle vous entrez par une

mort d'amour, que le Seigneur vous prépare en ce lieu fortuné.

La sainte obéit, et elle arriva à Albe le jour de S. Matthieu, à six heures de l'après-midi, en 1582. Ses filles la reçurent avec une respectueuse affection, ce qui peut-être était un présage de la perte qu'elles allaient faire en peu de temps. Elles reçurent sa bénédiction, et lui baisèrent la main, tandis que la sainte leur parla avec tendresse et amour.

Elle arrivait fatiguée du voyage, et malade de la fièvre qui l'avait saisie. Elle se mit donc aussitôt au lit à la prière de ses filles, en disant : « Oh ! que Dieu me soit en » aide, mes chères filles : comme je me sens accablée ! Il y » a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si » bonne heure. Béni soit le Seigneur de ce que suis tom- » bée malade au milieu de vous. »

Durant les huit jours suivans elle continua à être incommodée, sans cesser toutefois de se lever pour recevoir son Jésus au S. Sacrement, lui qui était l'unique vie de sa vie.

Mais le jour de S. Michel, atteinte de la maladie qui devait la conduire au tombeau, elle se mit au lit à l'infirmierie pour ne plus en sortir. Elle y resta un jour et une nuit ravie en oraison, et, durant cet intervalle, elle connut que le temps de son repos était proche ; ayant appris par révélation l'heure et le moment de son trépas, elle dit donc à sa chère compagne de voyage, la vierge sœur Anne de S. Barthélemi, que l'heure de son départ était arrivée. Trois jours avant sa mort, le père Antoine, de Jésus, étant venu la confesser, il lui dit de prier Dieu de lui conserver la vie pour le bien de la réforme ; mais la sainte lui répondit qu'il ne fallait plus y penser, parce que sa mort

était certaine, et que sa présence n'était plus nécessaire sur la terre. Les médecins lui firent mettre des ventouses, ce qu'elle accepta volontiers, non en vue du désir de se guérir, mais par le désir ardent qu'elle avait de souffrir et de terminer sa vie au milieu des souffrances, comme elle l'avait toujours désiré, pour l'amour de son époux bien-aimé qui voulut mourir parmi tant de douleurs.

La veille de S. François, elle demanda le très-saint viatique, et, pendant qu'on le lui portait, toutes les religieuses s'étant réunies dans sa chambre, et, fondant en larmes, elle joignit les mains et leur dit : « Mes filles et mes » dames, pardonnez-moi les mauvais exemples que je vous » ai donnés, et ne m'imites point moi qui suis la plus » grande pécheresse du monde, et qui ai moins que toutes » les autres observé ma règle. Pour l'amour de Dieu, » mes filles, je vous prie d'observer cette règle parfaite- » ment et d'obéir à vos supérieurs. » Elle qui avait tant aimé l'obéissance, ne recommanda que cette vertu, au moment de sa mort, sachant que la perfection de toute religieuse dépend de sa parfaite obéissance.

Le saint viatique étant arrivé, elle eut le courage, à la vue de son époux, de se mettre sur son séant, quoiqu'elle fût si faible qu'elle pouvait à peine se remuer. L'ardeur que l'amour lui inspirait était si grande, comme il est rapporté dans sa vie, qu'elle paraissait vouloir quitter son lit pour aller à la rencontre de l'unique bien-aimé de son ame et pour le recevoir. Sa figure devint si enflammée et si brillante, qu'on ne pouvait plus la regarder. Elle joignit les mains, et brûlant, comme le phénix, des plus vives ardeurs, plus elle approchait du terme de sa vie, et plus elle parlait avec amour à son époux ; de sorte qu'elle attendrissait tous les assistans. Elle disait, en-

tr'autres choses : « O mon Seigneur et mon époux, l'heure » tant désirée est enfin arrivée, c'est maintenant le temps » pour moi de vous voir, mon Seigneur. Il est enfin venu » ce jour où je dois quitter mon exil et où mon ame va » jouir avec vous de ce qu'elle souhaite si ardemment. »

Ce qui la consolait le plus en ce moment, et excitait le plus sa reconnaissance envers Dieu, c'était d'être fille de la sainte Église; elle ne pouvait se lasser de redire avec allégresse : « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Église. » Elle répétait aussi souvent ce verset de David : « Cor con- » tritum et humiliatum Deus non despicias. » Le jour suivant, après avoir reçu l'Extrême-Onction, elle embrassa étroitement un crucifix, et resta quatorze heures ravie hors d'elle-même, le visage enflammé, immobile : commençant dès-lors à éprouver quelqu'avant-goût de la grande gloire que Dieu lui préparait dans le ciel, où son époux l'appelait en lui disant : « Surge, propera, » amica mea, et veni. » Alors la vierge Anne, sa compagne, vit, avant que la sainte expirât, son époux Jésus avec une multitude d'anges qui se tenaient aux pieds de son lit et qui attendaient le moment de la conduire au ciel. Elle vit encore sa douce mère Marie et son père chéri S. Joseph, qui lui tenaient compagnie; on vit enfin une multitude de personnes vêtues de blanc, et toutes éclatantes de lumière, qui entrèrent avec une grande joie dans la cellule où était la sainte moribonde; on pensa que c'étaient les dix mille martyrs qui lui avait promis de l'accompagner en paradis. Ils s'approchèrent du lit au moment où Thérèse, terminant sa belle vie dans un doux incendie d'amour, expira doucement par la force de l'amour. Son ame bénie, sortant de sa prison, s'envola comme une colombe, pour aller prendre possession de son bien-aimé;

car on la vit sous la forme d'une blanche colombe voler vers le ciel. Dans le même moment elle apparut toute glorieuse à sœur Catherine de Jésus ; elle lui dit que sa vie s'était terminée dans un ravissement d'amour , et qu'elle allait jouir de Dieu. Son corps virginal exhala ensuite une odeur agréable qui se répandit dans tout le monastère.

FRUIT.

Voilà la belle récompense que reçoivent à l'heure de la mort les travaux des saints. Tandis que les pécheurs recueillent à leur trépas les prémices de leur damnation , la tristesse, la confusion, les remords, le désespoir ; les saints au contraire recueillent, comme un avant-goût du paradis, la confiance, la paix, la lumière et l'allégresse. Hélas ! comment tant d'aveugles peuvent-ils appliquer toutes leurs pensées aux choses de ce monde, sachant qu'ils doivent le quitter sous peu de temps ? Venez, venez, ô insensés, venez voir en cette pauvre cellule de Thérèse, avec quel contentement on meurt et on quitte le monde quand on l'a déjà quitté pendant sa vie pour se donner à Dieu. Ame dévote, ayez toujours devant les yeux la fin de cette scène passagère, qui aura lieu pour vous à l'heure de la mort ; faites maintenant ce que vous voudrez et ce que vous ne pourrez faire alors, et vous serez sainte, et vous ferez aussi une heureuse mort.

PRIÈRE.

Voilà donc, ô Thérèse, vos soupirs exaucés, vos désirs remplis, votre amour satisfait. Vous êtes maintenant hors de l'exil. Vous êtes déjà arrivée au lieu du repos. Dans cette

chère patrie vous n'allez plus sollicitant la fin de votre vie, parce que vous possédez cette vie véritable qui rassasiera pleinement et éternellement votre cœur, et qui ne vous laissera plus rien à désirer. Vous jouissez maintenant de ce bien que vous avez aimé. Vous aimez ce Dieu que vous cherchiez, et vous possédez déjà cet amour que vous souhaitiez ardemment. A cette pensée je me console avec vous et je remercie votre Dieu qui vous a déjà couronnée comme son épouse pour l'éternité, et qui vous a comblée de tant de gloire dans le bienheureux séjour. Mais, au milieu de vos grandeurs, ne nous oubliez pas, misérables que nous sommes ; ayez pitié de nous qui allons pleurant, comme des voyageurs dans cette vallée de larmes, au milieu des dangers continuels de perdre Dieu. Par pitié, secourez-nous auprès de votre Jésus, afin qu'il nous pardonne toutes les fautes nombreuses que nous avons commises jusqu'à ce jour. Priez-le de nous délivrer de l'attachement aux choses de ce monde, qui pourrait nous empêcher d'aller l'aimer un jour avec vous dans le paradis.

Et vous, aimable rédempteur et père des âmes, sauvez-moi pour glorifier vos mérites, en me faisant sortir de cette vie dans votre grâce. Ah ! mon unique bien, il est vrai que j'ai été la plus ingrate de vos créatures ; il est vrai que j'ai été d'autant plus ingrat que j'ai reçu un plus grand nombre de bienfaits. Mais aujourd'hui je désire véritablement vous aimer de tout mon cœur, et me consacrer entièrement à votre pur amour. Acceptez-moi, mon Seigneur, car je m'offre à vous sans réserve. Je rejette et je méprise comme la boue tout ce que le monde estime et tout ce qu'il m'offre, pour vous posséder vous seul, ô mon Jésus, avec votre amour. En un mot, ô mon Dieu et mon tout, je ne veux que vous seul dans le temps et dans

l'éternité. Vous êtes et vous serez mon unique trésor, le seul pour lequel je veux vivre et soupirer. Faites, ô mon très-cher Sauveur, que ce désir que vous me donnez vous-même se perfectionne en moi par votre grâce. Vous vous êtes consumé tout entier pour moi, faites que par votre amour je me consume tout pour vous, afin que j'aie un jour vous posséder par l'amour dans le ciel, où je ne pourrai plus vous perdre, où je ne serai plus ingrat, mais où je vous aimerai de toutes mes forces et durant toute l'éternité.

Et vous, ma très-douce espérance, très-sainte et toujours vierge Marie, obtenez-moi tout ce que je désire de votre fils. Acceptez-moi, je vous en prie, pour l'amour de lui au nombre de vos serviteurs comme le plus vil de vos esclaves. Vous êtes mon refuge et mon salut : ne permettez pas que celui qui se confie en vous se perde. J'espère, par votre intercession, aller louer les miséricordes divines dans le ciel. Ainsi, j'irai toujours soupirant, et répétant les paroles qui étaient si agréables à votre fille Thérèse pendant qu'elle vivait encore sur la terre : « Misericordias Domini in » mini in æternum cantabo : misericordias Domini in » æternum cantabo. Amen. » Ainsi soit-il.

MÉDITATION

Pour le 15 octobre, jour de la fête de sainte Thérèse.

I. Considérons l'amour ardent que cette sainte séraphine eut pour Dieu. Il lui semblait impossible qu'il y eût un seul homme au monde qui n'aimât point Dieu ; et elle disait : « Mon Dieu, n'êtes-vous pas très-aimable à » cause de vos perfections infinies et de l'amour infini » que vous nous portez ? comment peut-il donc y avoir » quelqu'un qui ne vous aime pas ? » Elle était très-humble, mais en parlant de l'amour, elle ne craignait point de dire : « Je suis toute imperfection, excepté dans les » désirs et dans l'amour. » La sainte a écrit ce bel enseignement : « Détachez votre cœur de toute chose, et cherchez Dieu, vous le trouverez. » D'un autre côté, elle disait qu'il est facile à ceux qui aiment Dieu de se détacher de la terre : « Ah ! mon Dieu, il ne faut que vous aimer véritablement pour que vous rendiez tout facile. » Et ailleurs elle écrit encore : « Puisqu'il faut vivre, vivons pour » vous, et que nos intérêts disparaissent enfin. Quel plus » grand avantage peut-on gagner que celui de vous plaire ? » *ô mon contentement et mon Dieu que ferai-je pour vous » être agréable ?* » Elle allait jusqu'à dire que si elle allait au ciel, elle ne serait point fâchée de voir les autres plus heureux qu'elle ; mais qu'elle ne pourrait se résoudre à voir quelqu'un aimer Dieu plus qu'elle ne l'aimerait.

II. Ce qui rend cette sainte admirable c'est la fermeté

d'ame avec laquelle elle cherchait à accomplir tout ce qu'elle savait être agréable à Dieu. Elle disait : « Il n'y a » rien de si pénible que je ne sois prête à entreprendre » s'il m'était proposé. » C'est pour cela qu'elle enseignait : « Qu'on acquiert l'amour divin en se proposant fortement » d'agir et de souffrir pour Dieu. Car, disait-elle ailleurs, » le démon n'a point peur des ames irrésolues. » Elle en vint même, comme on le sait, pour plaire à Dieu, jusqu'à faire le vœu d'exécuter tout ce qui serait le plus parfait. Et parce que les souffrances endurées pour Dieu sont l'épreuve de l'amour, elle désirait vivre uniquement pour souffrir; c'est pourquoi elle écrivait : « Il me semble » qu'il n'y a point d'autre raison de vivre, sinon pour » souffrir; et c'est ce que je demande à Dieu avec le plus » de ferveur. Je lui dis de tout mon cœur : Seigneur, » ou souffrir, ou mourir; je ne vous demande pas autre » chose pour moi. » Son amour devint si ardent, que Jésus-Christ lui dit un jour : « Thérèse, tu es toute à » moi, et je suis tout à toi. »

III. Elle se rendit si chère à son époux que Jésus lui envoya un séraphin pour lui blesser le cœur avec un trait de feu. Enfin elle mourut comme elle avait vécu, toute embrasée d'amour. Lorsque la fin de sa vie approchait, tous ses soupirs tendaient à mourir pour aller s'unir à son Dieu : « O mort, disait-elle, je ne sais qui peut te craindre, puisqu'en toi est la vie : mon ame sers ton Dieu, » et espère que Dieu guérira tes maux. » C'est pourquoi elle composa cette tendre glose qui commence par ces mots :

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,

Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Lorsque le saint viatique arriva elle lui dit : « O mon » Sauveur, le moment désiré est enfin venu : c'est désormais le temps de nous voir face à face. » Elle mourut ensuite d'amour, comme elle le révéla elle-même après sa mort. O ma sainte séraphine, vous jouissez maintenant de votre Dieu, que vous avez tant aimé durant votre vie au milieu des dangers continuels de le perdre. Obtenez-nous par vos prières, la grâce d'aller avec vous aimer éternellement notre Dieu dans le paradis. Amen.
